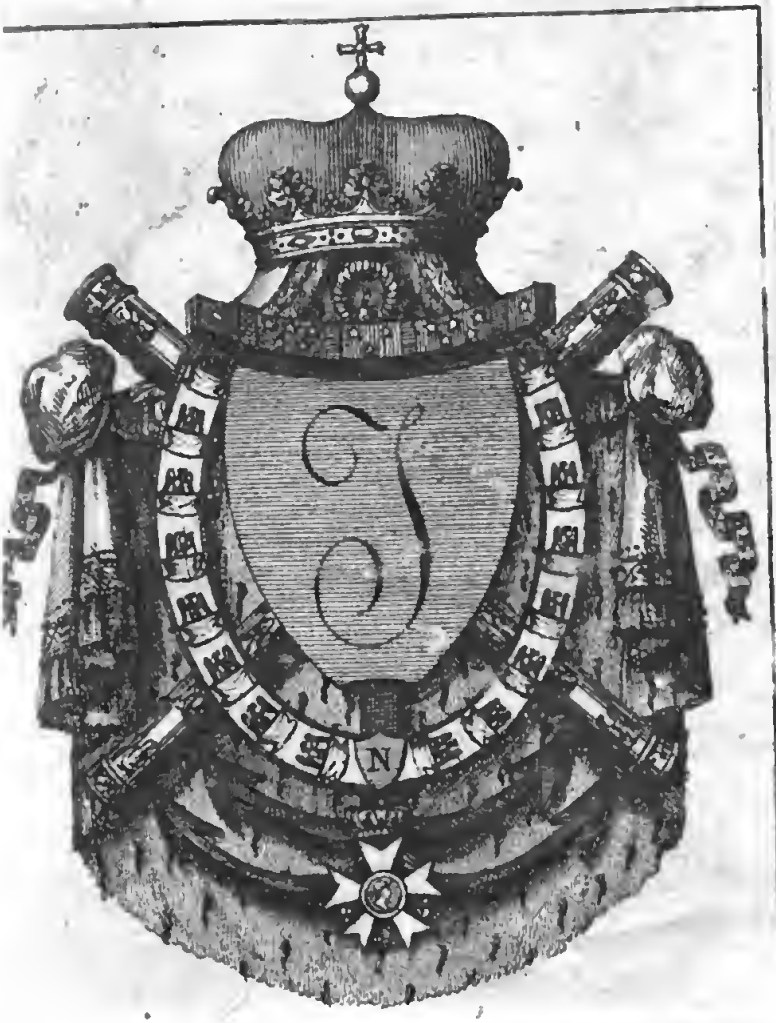
N

1360

Pals T. VII 8

LÉONORA.

II.

56 8232

LÉONORA.

PAR MISS EDGEWORTH;

AUTEUR DU TRAITÉ D'ÉDUCATION-PRATIQUE, DE BÉLINDE, etc., etc.

Traduit de l'anglais, par C***. C***.

« Se l'amor tuo mi rendi,
« Se più fedel sarai,
« Son vendicato assai;
« Più non desio da tè. »

TOME DEUXIEME.

Bibliothèque Nationale
POLOGNE
PALATINS

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVII.

LÉONORA.

LETTRE XXVIII.

*La duchesse de*** à sa fille.*

5 septembre.

Du courage, ma chère fille, du courage : prenez une juste confiance en vous et en votre époux. Les artifices d'une femme sans principes ont pu le séduire un instant ; il a pu lui donner quelque empire sur ses sens et son imagination ; mais son estime, son affection, sa tendresse vous appartiennent ; Olivia ne saurait vous les ravir : vous les avez méritées, vous les possédez encore,

et vous les posséderez toujours. Croyez-en votre mère, ma fille. Livrez-vous sans crainte au juste espoir qu'elle vous présente ; car elle vous aime autant qu'une mère peut aimer son enfant, et elle vous chérit trop pour chercher à vous consoler, à vous prouver sa tendresse par de vaines paroles ; elle veut n'employer avec vous que le langage de la raison et de la vérité.

Je sais ce qu'un homme tel que Mr. L..., doit aimer et estimer ; je sais tout ce dont une femme telle que ma Léonora, est capable quand il s'agit de son bonheur, du bonheur de tout ce qui lui est cher. La perte momentanée d'un empire absolu sur l'esprit et le cœur de votre époux, la préférence accordée passagèrement à une rivale mé-

prisable, ne provoqueront point de votre part d'imprudens reproches, et n'exciteront point en vous un désespoir inutile. Le manège adroit d'une Olivia pourrait abuser long-tems votre époux, s'il était un insensé ; l'enchaîner, s'il était un libertin : mais son cœur est fait pour aimer, la débauche ne saurait donc lui plaire. Il a trop de bon sens, et connaît trop bien les femmes pour être leur dupe. Au talent de pénétrer et de juger le caractère, il joint celui de discerner promptement les travers et les mœurs. Il est excessivement délicat ; sous un extérieur froid, il cache une imagination vive, une sensibilité profonde : il a peu de vanité, mais plus de fierté qu'il n'en faut peut-être. Il veut être

aimé passionnément, mais il cache avec soin ce desir; il est même difficile de le convaincre qu'il est chéri, et les témoignages ordinaires d'un attachement véritable peuvent à peine le satisfaire. Jamais une coquette ne fixera Mr. L.... En vain elle étalera devant lui ses charmes et ses agrémens; l'admiration générale qu'ils excitent ne lui en fera pas souhaiter la possession. Loin de s'attacher au char de celle que tout le monde s'empresse d'admirer, il dédaignera de grossir la foule vulgaire de ses adorateurs. Voudrait-il donc se donner la peine de conquérir un cœur qu'il ne peut espérer de posséder sans partage? Quels que soient les talens, les grâces et l'adresse d'Olivia, sa qua-

lité de coquette doit vous rassurer et vous empêcher de concevoir aucune alarme sérieuse.

Cependant, ma chère fille, Mr. L... peut avoir besoin de distractions dans le moment actuel. Cette espèce de langueur, d'apathie, qui succède aux transports d'une forte passion, n'est pas, comme se l'imaginent les personnes sans expérience, le symptôme d'un amour qui s'éteint; c'est un repos naturel et nécessaire, après lequel il se réveille avec plus de force et de vivacité que jamais. La passion que vous aviez inspirée à Mr. L.... n'était pas seulement tendre et profonde, elle était encore violente; et le calme qui lui succède nécessairement ne doit pas vous inquiéter.

Quand un homme sent refroidir la tendresse qu'il avait d'abord éprouvée pour son épouse, il se trouve gêné près d'elle; non-seulement parce qu'il sent diminuer le plaisir qu'il goûtait à ses côtés, mais parce qu'il craint encore qu'elle n'observe son changement, et n'en découvre le motif. Si elle lui fait des reproches, le mal ne fera qu'augmenter. Alors, il devient mécontent de lui-même, et redoute la présence de celle qu'il aimait, dans la crainte de l'affliger. Cherche-t-il à dissimuler; veut-il paraître ce qu'il n'est plus, encore amoureux? ses efforts pénibles et mal déguisés trahissent la contrainte qu'il s'impose. Cet essai malheureux redouble sa mauvaise humeur, et celle qui l'oblige à

feindre, à se dégrader ainsi à ses propres yeux, court infailliblement le risque d'encourir son aversion. L'épouse assez sage pour s'interdire, directement ou indirectement, dans ses discours, dans ses procédés, dans ses regards, toute espèce de reproche, doit retrouver la tendresse de son mari. L'oiseau s'échappe de sa cage, mais il revient à son nid.

J'apprends avec plaisir que vous avez une compagnie agréable à votre château. Cela distraira Mr. L..., et vous épargnera la fatigue de prendre part à certaines conversations qui sans doute n'ont aucun attrait pour vous. Nos spirituelles amies**** sauront fort bien suppléer à votre silence. A propos de votre humeur taciturne,

rappelez-vous que les gens d'esprit sont toujours charmés d'avoir affaire à des personnes qui les écoutent.

Je me réjouis aussi de ce que vous n'avez pas interrompu vos occupations journalières. Avec une ame comme la vôtre, l'accomplissement de vos devoirs et le sentiment de satisfaction qui en résulte, est, après la religion, la consolation la plus forte sur laquelle vous puissiez compter.

Peut-être, ma chère enfant, qu'après avoir lu cette lettre, vous serez encore disposée à justifier Olivia, et à repousser les soupçons que sa conduite ne doit que trop exciter. Je ne suis pas surprise que vous ayez tant de peine à croire coupable d'une telle per-

fidie, d'une telle ingratitude, celle que vous avez comblée de procédés si généreux. Vous qui savez si bien ce que c'est qu'aimer, vous ne pouvez concevoir qu'une femme qui se dit éprise d'un objet puisse penser à un autre. Votre étonnement me paraît naturel. Sachez donc que l'amour, dans un cœur comme le vôtre, ne ressemble en rien à celui qui existe dans la tête de ces héroïnes. Dans leur imagination, tout est aussi vague, aussi changeant, aussi bizarre que les figures tracées dans les cieux par les nuages, lorsqu'ils sont poussés par le vent.

N'attendez rien d'Olivia; ne comptez que sur vous-même. Quand vous serez parfaitement convaincue, et vous le serez bien-

tôt, que cette femme trompait votre cœur trop confiant et ne méritait sous aucuns rapports votre estime, modérez alors votre indignation, gardez-vous de laisser échapper aucuns transports imprudens. Je méprisais votre rivale; vous la détesterez bientôt. Mais au moment où le voile achèvera de tomber, songez à ce que vous vous devez à vous-même; agissez avec autant de calme que si vous ne l'aviez jamais aimée. La perte de votre amitié ne saurait lui causer aucuns regrets; son cœur était incapable de l'apprécier: peut-être même lui inspiriez-vous une secrète envie. Toutes ses pareilles désirent mortifier celles qu'elles ne peuvent rabaisser à leur niveau. Je croirais volontiers

que ce projet odieux, joint au désœuvrement, peut avoir influé sur la conduite qu'elle tient envers vous. Ses viles manœuvres n'auront pas le succès dont elle se flatte. Mr. L.... finira par l'abandonner, et reviendra vers vous plus amoureux que jamais. Il ne restera à votre rivale que la honte et le déshonneur. Quand cet heureux instant sera venu, ma Léonora; quand vous aurez vu votre époux accourir dans vos bras, et vous préférer à toute autre, saisissez alors cette occasion pour déployer tous vos charmes, tous vos talens, pour lui prouver votre supériorité en tout, mais principalement en amour. C'est en pareille circonstance qu'une femme exerce l'empire le plus doux et le plus en-

chanteur. Non-seulement les témoignages de sa tendresse ont le pouvoir d'adoucir des regrets et des remords trop pénibles, mais ils consolent encore le coupable et pénètrent son cœur d'un sentiment délicieux. L'huile qu'un habile pilote verse sur les flots, après avoir tempéré la fureur des vagues au milieu de la tempête, sert encore à répandre les plus riches couleurs sur la surface des ondes, quand le soleil reparaît.

Ma chère fille, quoique votre mère vous écrive avec calme en apparence, n'allez pas croire qu'elle soit insensible à votre douleur. Gardez-vous de penser qu'indifférente à des passions que les années ont éteintes chez elle, ou vaine de son expérience, elle

dédaigne vos chagrins et prétende les soulager par de froides consolations. Non, mon enfant, non, votre mère n'a point cette folie, ou cette cruauté. Votre lettre m'a fait verser bien des larmes, et, vous le savez, je ne suis point habituée, comme ces dames *sentimentales*, à en répandre pour des riens. Mon premier mouvement fut de partir sur-le-champ et de vous aller voir; mais quelque consolation ou quelque plaisir que ma présence vous eût procurés, j'ai craint qu'elle ne devînt nuisible dans les circonstances actuelles. Je ne pourrais me trouver une heure avec cette Olivia, sans laisser échapper de quelque manière une partie de l'indignation que ses procédés m'inspirent. Le moindre

emportement de ma part suffirait pour vous faire du tort dans l'esprit de votre époux. Quoique vous possédiez au plus haut degré le sentiment des convenances, quoique vous ayez trop d'élévation dans l'esprit pour vous plaindre à moi ou à qui que ce soit, de votre époux, l'on pourrait supposer que je reçois en secret vos confidences, et que je veux prendre votre défense en public. Il n'en faut pas davantage pour détruire à jamais votre bonheur domestique. Aucun mari ne peut, ni ne doit supporter l'idée de voir sa femme cabaler contre lui. Je respecte votre noble silence, ma Léonora, je l'admire et je saurai l'imiter.

Faites en sorte cependant, ma chère fille, de ménager votre santé.

Puisse le ciel répandre sur vous ses bénédictions ! puisse-t-il exaucer les vœux d'une mère, et vous accorder tout le bonheur que vous méritez ! Oui, je le dis sans partialité ; je vous regarde comme la meilleure et la plus aimable des femmes.

***

LETTRE XXIX.

Léonora à sa mère.

10 septembre.

MA RESPECTABLE MÈRE,

Si votre lettre m'était parvenue quelques heures plutôt, la scène à laquelle j'ai donné lieu ne serait point arrivée.

Hier, à notre *fête champêtre*, vous eussiez eu honte de votre fille. Je rougis encore de ma faiblesse. J'ai fait précisément l'opposé de ce que je devais faire, de ce que j'aurais fait, si j'avais été fortifiée d'avance par vos sages

conseils. Au lieu de conserver le calme et la dignité convenables, je n'ai pu maîtriser mon trouble et mon agitation. J'ai perdu toute présence d'esprit, tout bon sens, tout empire sur moi-même.

Je sais combien vous faites peu de cas des femmes à vapeurs, à évanouissemens. Que direz-vous donc quand vous saurez que votre fille s'est trouvée mal, a perdu connaissance en pleine assemblée? Je crois pourtant m'être assez contenue, aussitôt après avoir recouvré mes sens, pour empêcher qu'on n'attribuât cet accident à sa véritable cause; et j'espère qu'au moment où je suis revenue à moi, ma conduite envers lady Olivia aura détourné d'elle toute idée de blâme ou de soupçon. Ses voyages et son

séjour en pays étrangers, ont donné à ses manières, à ses opinions, une certaine aisance, une certaine liberté qui peuvent faire prendre sur son compte une idée peu avantageuse. Mais pour avoir aucune intention sérieuse de me nuire, ou de passer les bornes des convenances, je suis loin de l'en accuser. Faut-il qu'on lui fasse un reproche d'exciter l'admiration; et doit-elle être responsable de la faiblesse de mon esprit ou du dérangement de ma santé?

Je ne puis me dissimuler que j'ai montré une folie bien complète et bien déraisonnable...Mais cela ne m'arrivera plus.

Dispensez-moi, je vous prie, de vous donner aucuns détails; croyez que j'ai de bonnes raisons

pour les taire, et que rien ne saurait m'engager à vous les rapporter. Mais, si j'ai bien compris la fin de votre lettre, vous semblez croire que je garderai à l'avenir un silence absolu sur ce sujet: c'est ce que je me garderai bien de promettre. Eh quoi ! lorsque je suis malheureuse, lorsque j'ai le plus besoin d'une amie, quand je ne prétends inculper ni offenser personne, il faudrait me refuser la consolation de confier mes peines et mes chagrins à ma meilleure amie, à l'amie la plus tendre, la plus sûre et la plus respectable ; à celle qui m'a toujours aimée, qui m'a guidée à travers tous les périls, qui, depuis mon enfance, m'a appris et m'a encouragée à pratiquer tout ce qui est bon et

honnête ! Pourquoi ne pas recourir à son amitié ? pourquoi renfermer dans mon cœur mes sentimens et mes pensées ? Pourquoi m'isoler ainsi, et m'interdire tout épanchement avec ma famille, avec ma digne et tendre mère ? Non, non, je me conformerai strictement à ce que l'honneur me prescrit ; mais je ne pousserai pas la prudence jusqu'à la superstition, et je ne me soumettrai point à des conditions si cruelles.

Je ne saurais vous exprimer combien mon mari m'a témoigné d'attentions et de tendresse, le soir, après mon évanouissement. Il est parti ce matin de bonne heure pour aller au-devant de son ami, le général B... qui vient de repasser en Angleterre. Je

compte que Mr. L.... ne s'absentera que peu de jours. Ce serait un grand malheur pour moi, s'il trouvait des distractions autre part que chez lui. Quoi qu'il arrive, je tâcherai de faire en sorte que l'intérieur de son ménage ne lui paraisse pas une prison ; je m'efforcerai de le lui rendre agréable. J'y parviendrai, j'espère, sans trop le fatiguer de ma présence, et sans me mettre en concurrence avec personne. Je désirerais bien que quelque heureux incident pût engager Olivia à nous quitter avant le retour de Mr. L. . . . Si j'avais aussi bonne opinion qu'autrefois de sa générosité, si j'avais une conviction aussi parfaite de son innocence et de son amitié pour moi, j'irais, de ce pas, lui avouer

tout ce qui se passe dans mon ame. Dût ma vanité se voir réduite aux plus dures humiliations, je m'y soumettrais avec joie pour servir les intérêts de ma tendresse. L'amour-propre pourrait-il balancer l'amour dans mon cœur! Mais il est une autre espèce de fierté à laquelle je ne puis et ne veux pas renoncer, dans la persuasion où je suis qu'elle est la compagne, l'amie, le soutien de la vertu. Cet orgueil, je le jure, ne m'abandonnera jamais. Il est né avec moi, il fut imprimé profondément à mon caractère par l'éducation que ma mère m'a donnée : elle-même ne pourrait l'y détruire aujourd'hui. Sans doute j'ai mal compris un passage de votre lettre. Vous ne pouvez

conseiller à votre fille de réprimer sa juste indignation contre le vice, par un motif de politique ou d'intérêt personnel. Vous me dites : « A l'instant où le voile achèvera « de tomber, songez à ce que vous « vous devez à vous-même ; agissez avec autant de calme que si « vous ne l'aviez jamais aimée. » Ah ! Quand je le pourrais, je ne voudrais jamais le faire. La juste punition du vice est le mépris dont la vertu l'accable ; et nulle considération personnelle ne doit nous faire mitiger ce châtiment. Si j'étais convaincue que lady Olivia est coupable, voudriez-vous donc que je la traitasse comme si je la croyais innocente ? Mon air, ma voix, mes principes ne pourraient se prêter à une dissimula-

tion aussi basse et aussi dangereuse; à une hypocrisie aussi déshonorante pour les individus, que subversive de la société.

Puissé-je ne plus voir le sourire de l'amour errer sur les lèvres de mon époux ! Puissé-je ne plus en lire l'expression dans ses regards, si jamais je consens à me dégrader ainsi à mes yeux et aux siens ! Oui, aux siens : pourrait-il en effet, comme tout homme délicat et raisonnable, ne pas faire une réflexion qui n'est que trop commune à son sexe, et trop juste en même tems ? « Pourquoi, se dira-t-il à lui-même, celle qui a pu, dans une circonstance, sacrifier aux intérêts de sa passion l'indignation et le ressentiment que l'honneur lui prescrivait, ne les

sacrifierait-elle pas encore dans une autre ? Si elle a tenu cette conduite par égard ou par amour pour moi, pourquoi ne la suivrait-elle pas en faveur d'un nouvel amant, si le tems ou le hasard affaiblissent la passion que je lui avais inspirée ? » Non ; je puis perdre l'amour de mon époux ; ce serait un grand malheur sans doute : mais ce serait ma faute, si je perdais son estime ; et au milieu des remords que cette perte me ferait éprouver, rien ne saurait plus me faire supporter l'existence.

En voilà assez pour ce qui me regarde. Passons maintenant au bien général de la société, qui, j'en conviens, n'est pas en cet instant la considération la plus puissante sur mon esprit. Je n'a-

jouterai que quelques mots sur cet article, et seulement pour que vous ne m'accusiez pas de me laisser égarer par la passion. Je crois que la justice publique et la raison sont de mon côté. Que deviendraient le bon ordre dans la société, et les bonnes mœurs dans les familles, si chaque épouse, pour céder à un motif politique, recevait dans sa maison la maîtresse de son mari, l'engageait à y résider, lui en accordait la permission; si elle devait en faire son amie, la proposer pour modèle à ses filles? Que deviendraient les vertus conjugales dans les deux sexes, si l'épouse pouvait ainsi non-seulement se prêter à l'inconstance de son mari, mais encourager encore et préparer son

infidelité? Si elle se lie d'amitié, si elle se met, pour ainsi dire, de connivence avec sa rivale, avec celle qui lui fait le tort le plus irréparable, au lieu d'être une victime intéressante et respectable, elle devient l'objet d'un juste mépris.

Ma tendre, ma respectable mère, mes sentimens à cet égard ne peuvent différer essentiellement des vôtres. Il faut que je me sois méprise sur le sens de votre lettre. Hâtez vous de m'écrire, je vous en conjure, afin de me tirer d'inquiétude; et, si vous n'êtes pas de mon avis, pardonnez la chaleur avec laquelle je me suis exprimée.

Votre, etc.

LÉONORA L.....

LETTRE XXX.

Olivia à madame de P...

20 septembre.

Je vous ai promis, mon aimable Gabrielle, de vous écrire toutes les semaines, et je veux tenir ma parole, quoique notre château ne soit guères fertile en événemens. L'absence de Mr. L... y jetait une tristesse insupportable. Il est revenu depuis quelques jours, et m'a revue avec un air d'indifférence, qui ne laisse pas d'être piquant pour une femme accoutumée à produire quelque impression. Néanmoins son retour m'a

fait plaisir à cause de Léonora. Elle n'a pu contenir sa joie ; son air vif et animé, affectueux et prévenant envers tout le monde, a semblé communiquer son influence à tout ce qui l'entoure. Ses manières envers moi sont même devenues plus franches, plus amicales, je dirais presque caressantes. Elle est réellement très-bien lorsqu'elle s'anime, et sa conversation m'a tout-à-fait étonnée ce soir. J'ai remarqué infiniment de charme, d'élégance et de légèreté dans sa manière de s'exprimer. Elle a laissé échapper des saillies, des éclairs d'imagination, de ces traits fins et délicats, de ces mots qui laissent à penser plus qu'ils ne semblent dire en effet, enfin tout ce que

l'on pourrait trouver chez des étrangers de la meilleure compagnie. Léonora semblait être inspirée par un instinct de tendresse. Ce qui m'a le plus surprise, c'est la grâce avec laquelle elle a amené plusieurs observations d'une philosophie profonde. « Il faut creuser bien avant pour trouver de tels diamans ! » a dit Mr. L...

Avec tant d'agrémens, que ne deviendrait pas Léonora entre des mains habiles ! Séparez-la de son époux et de ses amies intimes, elle n'est plus la même. Mais que m'importe ? j'en reviens à ce qui me concerne. Vous croyez bien, ma chère Gabrielle, que l'indifférence et la froideur qu'on me montrait m'avaient piquée au vif. On ne se gênait plus : cette con-

duite m'a mise à mon aise. Quand j'ai vu qu'il n'y avait plus de danger à se montrer trop aimable, j'ai cessé de me croire obligée, par bon procédé ou par délicatesse, de me laisser éclipser par une autre. Mais je ne pus jamais réussir à paraître aussi brillante que vous m'avez vue souvent à vos soirées. Je n'avais pas un cercle magique d'adorateurs, une compagnie nombreuse, l'éclat d'une représentation publique, pour m'inspirer, pour m'électriser. Je me retirai, le soir, fort mécontente de moi; et Joséphine, en me déshabillant, s'avisa mal-à-propos, pour me pousser à bout, de me conter l'altercation qu'elle avait eue avec le suisse de Léonora. Ils s'étaient pris tous deux

de querelle pour la beauté de leurs maîtresses. Joséphine avait commencé l'attaque en disant que Léonora serait passable, si elle était mise dans le goût français ; *qu'elle était bien anglaise ;* qu'elle serait toute autre si elle avait fait un voyage à Paris. Le suisse répondit qu'en effet la maîtresse de Joséphine avait parfaitement acquis à Paris *le talent de se bien mettre,* talent indispensable à une beauté *un peu passée.* Ce propos m'offensa pour le moins autant que Joséphine. Je m'étonne même qu'elle ait eu la hardiesse de me le répéter.....Un peu passée ! Bien des femmes en Angleterre, de dix et quinze ans moins jeunes que moi, ont inspiré de violentes passions. L'on a même observé qu'à

cet âge elles conservent leur empire et leurs conquêtes plus longtems que ne peuvent le faire des beautés sans expérience. Ce sont-elles qui savent combiner pour leur propre avantage et pour celui de leurs captifs, les plaisirs et les convenances de la société, grace à l'excellent ton et à l'aisance que leur a donnés l'usage du monde. Ce sont-elles qui possèdent l'art de sauver les apparences, et méprisent fièrement les préjugés, sur-tout celui d'une vaine constance... La connaissance profonde qu'elles ont du cœur humain, compense bien sans doute une fraîcheur passagère. Qui peut joindre comme elles la perfection des formes et la beauté des traits à une expression plus vive, plus entraî-

nante du sentiment? Qui sait mieux pratiquer toutes les ressources, toutes les séductions, toute la magie de la nature, de l'art et de l'amour?

Un peu passée! Ce suisse est un impertinent, et ne s'y connaît pas. Son maître s'y connaît un peu plus. Il s'y connaîtrait mieux encore, si je voulais me donner la peine de lui donner quelques leçons; ce dont je suis bien tentée, faute d'avoir rien de mieux à faire.

Adieu, ma Gabrielle. Le silence de R**** est bien incompréhensible.

OLIVIA.

LETTRE XXXI.

Olivia à madame de P....

26 septembre.

Ainsi, mon aimable Gabrielle, vous trouvez mes lettres intéressantes, quoiqu'elles soient écrites pendant mon exil; et vous êtes curieuse de savoir si j'aurais le pouvoir d'animer cet *homme de marbre*. Cette espèce de défi me donnerait presque l'ambition de rétablir mes compatriotes dans votre esprit, si je n'étais retenue par le sentiment sacré de l'amitié, qui me défend d'être la rivale de

Léonora, même dans le cœur d'un mari.

Cependant Joséphine, qui se trouve partie intéressée depuis sa querelle avec le suisse, redouble de soins et de talens pour ma toilette. Je suis tous les jours mise à ravir ! et l'art est si parfait qu'on ne saurait l'apercevoir ; il se cache sous la plus élégante simplicité. Je laisse faire Joséphine, car vous pensez bien que je ne pousse plus le scrupule jusqu'à m'alarmer de l'attention que le mari de mon amie peut donner à ma figure, quand il se lasse d'admirer les charmes de sa digne épouse. Je raillai L...., l'autre jour, de n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour sa femme. Soyez assurée que je le fis de manière à ne pas le fâcher.

Je vins ensuite à comparer la France et l'Angleterre, sous le rapport de l'aisance établie dans la société. Il convint qu'il y avait de la vérité et plus que de l'esprit dans mes observations. C'était là tout ce que je demandais. Avec ces hommes raisonnables, le grand point pour une femme est de les amuser.... Mais on m'invite à me rendre au salon, chère Gabrielle ; je finirai ma lettre un autre jour.

O ciel ! se peut-il que je n'aie pas écrit une ligne à ma Gabrielle depuis quinze jours !... Où donc en étais-je ? « Avec ces hommes « raisonnables, le grand point « pour une femme est de les amu- « ser.... » Grande vérité !.... Importante vérité !... En ne croyant

que s'amuser de ma vivacité, de mes folies, L..... a fini par y prendre goût.

D'abord je ne voulus voir comme lui qu'une distraction innocente dans ses assiduités ; mais bientôt il ne put se passer de ma conversation plus de deux heures de suite. Que fis-je alors, ma Gabrielle, afin de l'éviter ? J'eus recours à la promenade. Mr. L.... me relança jusque dans le parc..... Il me plaisanta sur mon goût pour la solitude, et me cita ce passage de Voltaire :

« Que la solitude est charmante! « encore a-t-on besoin de quelqu'un « à qui l'on puisse dire : Ah ! que « la solitude est charmante ! »

Vint ensuite une discussion métaphysique, moitié badine, moitié sérieuse. Un homme a beau vou-

loir, pour s'en imposer à lui-même, distinguer entre le plaisir qu'il prend à l'entretien d'une femme, et l'intérêt que cette femme lui inspire ; souvent cette distinction disparaît plus facilement et plus vîte qu'il ne s'en aperçoit lui-même..... du moins en certaines occasions. Je ne pouvais faire, au milieu des bois, une observation de cette nature à mon compagnon de promenade ; et, certes, il ne songeait guères à se la faire à lui-même. C'eût été de ma part une vanité ridicule de rompre notre discussion, dans la seule crainte qu'il ne devînt amoureux de moi.... D'un autre côté, c'eût été le comble de l'aveuglement de ne pas voir qu'il courait grand risque de le devenir. Je pensai à Léonora.....

Je soupirai.... Je fis tout ce que je pus pour le mettre sur ses gardes. Je m'avisai encore d'un autre préservatif; je lui avouai sans détour mon attachement pour R***. J'imaginais, par là, couper court à tout; mais au contraire, en lui prouvant que j'étais innocente, et que je n'avais aucuns desseins sur son cœur, je ne fis que rendre le danger plus pressant. Je ne sais toutefois que penser..... Ses manières envers moi sont sujettes à tant de variations! J'attendrai que j'aie bien démêlé la nature de ses sentimens, pour déterminer la conduite que je dois tenir. Adieu, mon aimable Gabrielle. J'attends l'instant décisif avec une inquiétude inexprimable... Ce n'est plus là de la curiosité..... A propos,

R*** veut-il que j'oublie s'il est encore au monde? Quelles sont donc les affaires qui l'occupent? Mais je suis bien dupe de m'en informer.

OLIVIA.

LETTRE XXXII.

Le général B... à Mr. L...

27 septembre.

MON CHER L...

JE vous envoie le cheval dont vous aviez envie. Il a tué un de ses palefreniers, et m'en a estropié deux autres ; mais vous le mettrez à la raison, je l'espère, et il apprendra que vous êtes son maître.

J'ai quelques mots à vous dire sur un sujet plus sérieux. Je ne puis m'empêcher de vous avouer que je vous regarde comme le mortel le plus heureux de la terre, et je prends la liberté d'ajouter que,

si vous ne savez point vous contenter de votre bonheur, je vous regarderai comme un être bien déraisonnable. Une bonne épouse vaut mieux qu'une maîtresse qui n'est bonne à rien..... Voilà qui est évident! allez vous dire. Cela est si vrai que c'en est bête! Oui; mais si tous les hommes qui conviennent de l'évidence d'une proposition, quand ils la voient couchée sur le papier, avaient soin de s'y conformer dans leurs actions, on serait bien sage et bien heureux dans ce monde; et je n'aurais pas occasion d'écrire cette lettre.

Vous dites que vous êtes en train de vous amuser aux dépens d'une coquette accomplie: prenez garde que ce ne soit elle qui se di-

vertisse aux vôtres. « Vous êtes à « l'épreuve, dites-vous, de la « *coquetterie française* et de la « *sensibilité germanique.* » Je le veux bien. Mais une belle femme? Mais l'amour-propre?..... Vous n'avez pas d'amour-propre; vous n'avez que de la fierté : car c'est là le nom que vous lui donnez, sans doute. Eh bien, ne disputons pas sur les mots; la fierté, si on a l'art de la ménager, vous perdra aussi bien que l'amour-propre. Ne doutez pas que lady Olivia ne le sache aussi bien que moi... Je désire de tout mon cœur que vous n'en fassiez jamais la triste expérience.

Tout à vous, J. B.

LETTRE XXXIII.

Olivia à madame de P...

1.er octobre.

J'AI besoin de vos conseils, ma chère Gabrielle ; je suis dans une situation extrêmement délicate, et j'ai la plus grande confiance en votre jugement et dans la pureté de votre cœur. Sachez donc que je commence à ne plus croire la jalousie de Léonora aussi absurde que je le supposais. Elle connaissait son mari mieux que moi. Je commence à craindre d'avoir fait une impression sérieuse, tout en ne cherchant qu'à me distraire. Le

ciel m'est témoin que je ne voulais que satisfaire ma curiosité, et que, ce but une fois rempli, j'étais bien décidée à respecter la faiblesse dont j'eusse fait la découverte. Il est bien vrai que je ne saurais aimer Léonora autant que je me l'étais imaginé d'abord; mais troubler son repos, détruire son bonheur, abuser de sa confiance, trahir l'amitié qu'elle m'a montrée en m'accueillant chez elle, en m'emmenant à son château.... cette idée me fait frémir. Oui... Si son mari m'aime réellement, je dois m'empresser de le fuir. Léonora verra qu'Olivia est incapable d'une perfidie..... qu'Olivia ne lui cède point en délicatesse, en générosité, quoiqu'elle ait secoué de trop vils préjugés qu'une foule ignorante ho-

nore du faux nom de vertus. Léonora regarde son mari comme un amant : je dois le considérer comme tel, et ne pas ravir à mon amie le bien qui lui appartient. Cette manière d'envisager un époux vous paraîtra peut-être si étrange, ma chère Gabrielle, que vous aurez beaucoup de peine à partager mes sentimens ; mais daignez vous mettre à ma place, pénétrez-vous pour un instant des principes reçus en ce pays, et je suis persuadée que vous approuverez ma conduite. Epargnez-moi, je vous en supplie, des railleries trop amères. Sérieusement, si le mari de Léonora était amoureux de moi, ne me conseilleriez-vous pas, ma bonne amie, de le fuir, et de mettre l'univers entre nous deux. Ecrivez-

moi, je vous en conjure, ma Gabrielle; écrivez-moi sur-le-champ, et dites-moi si R*** est en ce moment à Paris. Un mot, un seul mot, et je pars à l'instant. Mon esprit est dans un tel désordre que je ne puis prendre un parti. Vos conseils décideront ce que je dois faire.

OLIVIA.

LETTRE XXXIV.

Madame de P... à Olivia.

Paris —

Des conseils! charmante Olivia. Vous me demandez, à moi, des conseils! Jamais je n'ai donné ni reçu de conseils de ma vie, excepté pour les vapeurs noires. Vous avez d'ailleurs trop de lumières, et vous êtes à portée de juger mieux que moi du caractère de ces anglais. Cette Léonora est bien inconcevable avec sa belle passion pour son mari; mais le comble du ridicule est de la laisser soupçonner. Si elle a tant de tendresse de reste,

que ne s'en débarrasse-t-elle en faveur d'un amant? Avec les charmes qu'elle possède, il lui sera facile d'en trouver un, au lieu d'excéder à ce point ce pauvre M.r L.... qui *n'en peut mais*. Il est évident qu'il est las d'elle; ce qu'il y a de certain, c'est qu'à sa place tout cela m'ennuierait à la mort. Rien de si fastidieux qu'un amour sans mystère et sans obstacles; et c'est un inconvénient qu'on ne peut éviter en fait d'amour conjugal. Dix-huit mois de mariage, m'avez-vous dit, je crois; et lady Léonora s'attend encore à voir son époux à ses pieds! et elle peut former un semblable desir! Au fait, voilà bien la femme la plus déraisonnable et la plus extraordinaire qu'il y ait au monde. Mais je m'en-

nuie de réfléchir si long-tems à ce qu'il m'est impossible de comprendre.

Passons à M.r L.... Si j'en juge par vos dernières lettres, ce serait un homme très-aimable, abstraction faite de sa tendre moitié. De la jalousie entre époux ! voilà du nouveau pour moi, par exemple ; et je n'en puis guères juger que par analogie. J'ai vu plus d'une fois, entre amans, que l'un s'obstine encore à rester amoureux, lorsque l'autre a déjà cessé de l'être. Qu'arrive t'il de là ? Qu'on se tourmente l'un et l'autre, qu'on se rend malheureux, parce qu'on n'a pas l'esprit de voir qu'un feu mourant ne saurait se ranimer avec des cendres. Souvent même j'ai vu de jeunes têtes assez folles, assez romanes-

ques pour s'imaginer que le flambeau de l'Amour, une fois éteint, ne pouvait plus se rallumer. Qu'arriverait-il au contraire, si l'on avait assez de courage pour dire : « Cela m'excède..... Je ne saurais « plus y tenir... » L'on s'entendrait sur-le-champ, l'on se séparerait de bon accord, et l'on s'empresserait, chacun de son côté, de faire un nouveau choix, et de s'enivrer encore d'amour et de bonheur. Tout s'arrangerait alors sans scandale et sans bruit. Eh, s'il n'y a pas d'esclandre, où donc est le mal ? Qu'importe à l'univers que monsieur un tel aime madame une telle, ou madame une telle monsieur un tel ? Pourvu qu'on s'aime, qu'on ne blesse pas la décence, et que tout le monde soit content, il

suffit ; c'est là le point essentiel : car, sans amour et sans contentement, c'en est fait des plaisirs de la société. Du reste, je pense de l'inconstance, ou de *l'infidélité* comme on l'appelle, ce qu'en pensait notre bon Lafontaine :

« Quand on le sait, c'est peu de chose;
Quand on l'ignore, ce n'est rien. »

Promettre à quelqu'un de l'aimer éternellement ! quel engagement terrible ! je frissonne seulement d'y songer. Je suis persuadée que l'homme le plus aimable de la terre, si je m'engageais à l'aimer pour la vie, me paraîtrait insupportable au bout de dix minutes.... à plus forte raison, si c'était un mari. Grand Dieu ! comme je détesterais M.r de P..., si je le considé-

épaisse, et leur ennui trop insupportable. Lady Léonora, si elle aime réellement son époux, doit vous avoir, sous ce rapport, une obligation infinie. Au reste, votre cœur est libre; ainsi vous n'avez rien à craindre : et puisqu'il ne s'agit, de la part de M.r L..., que d'un attachement *platonique*, son épouse, d'après ses propres principes, n'a pas le plus petit reproche à vous faire.

Adieu, ma charmante Olivia. Au lieu de tourner en ridicule votre prud'hommie, je dirais presque votre petit accès de *pruderie*, je serais bien tentée d'encourager vos scrupules, puisque je dois en profiter. S'ils pouvaient vous décider à partir sur-le-champ pour Paris, avec quelle joie j'embrasse-

rais mon Olivia, et combien je saurais gré à lady Léonora L... de sa jalousie.

R*** n'est point encore de retour. Sitôt que j'aurai de ses nouvelles à vous mander, comptez que je m'empresserai de vous écrire. Agréez, mon aimable Olivia, les vœux d'une éternelle et sincère amitié.

GABRIELLE DE P.....

LETTRE XXXV.

Olivia à madame de P...

15 octobre.

VOTRE charmante lettre, ma Gabrielle, a chassé mes terreurs et dissipé tous mes scrupules. Vous vous trompez néanmoins quand vous croyez que Léonora est amoureuse de son mari. Plus je l'observe, plus je me persuade qu'elle n'a jamais connu la passion de l'amour; ce qui prouve, comme je l'avais avancé déjà, que sa jalousie n'est que le résultat d'un égoïsme profond et d'une envie démesurée de posséder et de s'approprier exclu-

sivement tous les avantages de l'union conjugale. Autrement, pourquoi son humeur jalouse semblerait-elle se calmer et s'éteindre, lorsqu'elle a, au contraire, plus de motifs que jamais de s'alarmer, s'il est vrai qu'elle aime réellement son mari. Elle a bien su, lors de cette fête champêtre, remarquer ce qui frappait tous les yeux, observer avec dépit les attentions et les soins que me prodiguait son époux. Elle a bien su, dans cette occasion, prêter l'oreille aux chuchotemens de quelques femmes envieuses, écouter les suggestions de la calomnie. Quelques marques de préférence ou d'intérêt, la gaucherie et la sotte méprise d'une petite campagnarde qui me prend pour *lady Léonora L...*, et qui s'adresse

à moi comme à la maîtresse de la maison, ont bien pu la mortifier et l'alarmer au point de la faire s'évanouir en public ; mais elle ne saurait apercevoir, dans l'objet de sa tendresse, divers symptômes qui annoncent la naissance et les progrès *d'un véritable amour*. Léonora demeure insensible à ces atteintes sourdes et légères, qui porteraient un coup mortel au repos d'une ame vraiment délicate; elle ne sait pas discerner ces indices presque imperceptibles, qui seraient de fortes preuves pour un cœur naturellement sensible. L'impression que j'ai produite sur l'esprit de M.r L... s'accroît rapidement, et je veux la laisser parvenir à son plus haut degré avant de paraître m'en apercevoir. Rassurée,

je le suppose, par quelques doux propos, par quelques innocentes caresses, ou plus encore, peut-être, par une opinion exagérée de son propre mérite, Léonora semble depuis quelque tems parfaitement satisfaite et tranquille; elle ne veut pas voir ce qui se passe sous ses yeux: pourquoi me hâterais-je de lui ôter son illusion? Est-ce à moi de troubler la confiance que lui inspire son mari? Ce serait donner le coup de la mort à cette tendre épouse! Que sa folle sécurité dure autant qu'elle pourra. Après tout, ce sont bien des peines, des remords et des tourmens, que cette insensibilité de mon amie se charge de m'épargner. Je n'aurai point à me reprocher ses chagrins, à m'apitoyer sur son sort. Je puis,

sans risque de troubler son repos, me permettre une innocente coquetterie ; je puis sans scrupule essayer, exercer le pouvoir de mes charmes.

---

18 octobre.

Définissez-moi donc, car vous le connaissez fort bien, charmante Gabrielle, ce délice que nous éprouvons à régner sur les cœurs. Que les maîtres de l'univers s'enorgueillissent de leur autorité suprême, c'est à nous de subjuguer ces fiers dominateurs. Que les philosophes, que les législateurs se vantent de tout soumettre à leurs vastes combinaisons, à leurs sages réglemens ; c'est à nous d'enivrer,

d'asservir leur superbe raison, et de les faire tomber à nos pieds.... Qui pourrait blâmer en nous cette soif d'un pouvoir universel? Des hommes? Ce sont des tyrans..... Des femmes? Ce sont des hypocrites.... et les vices que je déteste le plus sont la tyrannie et l'hypocrisie. J'avoue franchement que je porte à l'excès la passion de me faire admirer; que cette passion ne me laisse aucun repos. En effet, ma Gabrielle, peut-on concevoir quelque chose de plus délicieux que le plaisir d'exercer un pouvoir immense et toujours croissant? La défaite d'un cœur qui se mutine contre sa chaîne, produit à mon avis le combat le plus beau, la victoire la plus glorieuse, le triomphe le plus éclatant. Certaine

si jamais je le deviens..... il sera mon meilleur ami. En attendant, j'aide son crédit de toute mon influence. Ce matin encore, j'ai terminé pour lui une affaire qui n'aurait pu réussir, si l'intime ami du ministre n'avait été aussi mon amant. Pourquoi donc votre lady Léonora et son M.r L.... ne pourraient-ils pas vivre de même entre eux? Mais les mœurs anglaises ne le permettent pas... Alors, je n'ai plus rien à dire. Une femme doit respecter l'opinion par-dessus toutes choses: autrement, elle ne peut être bien vue dans la société. C'est là sans doute ce qui motive la conduite de Léonora. Resterait pourtant encore cette singulière jalousie..... Car enfin je ne puis supposer qu'une femme, même en

comme je le suis que vous partagez mon opinion, ma belle Gabrielle, je ne craindrai pas de vous écrire encore sur ce chapitre.

OLIVIA.

LETTRE XXXVI.

Olivia à madame de P...

21 octobre.

La coquetterie chez les hommes l'autorise en revanche chez les femmes, à un degré qui n'a plus de bornes. D'après ce principe, que je vous ai entendu soutenir si souvent avec tant de succès, mon aimable Gabrielle ; je vais agir avec résolution. Le personnage en question veut opposer de la résistance ; que ce soit à ses propres périls. Il croit gagner de l'empire sur mon cœur, tandis que je m'apprête à tourmenter le sien ; il pense

m'enlacer dans ses piéges, tandis que je rive les fers qu'il lui sera désormais impossible de briser. Il pousse la vanité, l'extravagance, jusqu'à vouloir qu'on l'aime exclusivement; il affecte même de ne faire aucun cas de la préférence qu'on lui témoigne, se concentre dans son amour-propre, et prétend suffire tout seul à son propre bonheur. Oh, si Léonora ne sait pas maîtriser son caractère, je le saurai, moi. Cependant, l'incertitude où il me tient devient pour moi le supplice de Tantale: il me le paiera cher par la suite. Jamais, jusqu'à cette heure, je n'avais cru qu'il pût avoir tant d'empire sur lui-même. A diverses reprises, il m'a fait douter un instant de mon propre pouvoir. Plusieurs fois, j'ai

presque été tentée de croire que je n'avais pas fait sur lui d'impression sérieuse, qu'il n'avait cherché qu'à s'amuser à mes dépens, ou peut-être à me sacrifier à Léonora. Des observations plus exactes et plus réfléchies m'ont convaincue depuis que cette indifférence n'est qu'affectée, que tout ce stoïcisme n'est qu'un vain étalage. Le trait est dans son cœur; il faut qu'il succombe, soit que dans sa fureur il revienne contre le coup qui l'a frappé, soit qu'il veuille fuir, éperdu de honte et d'épouvante.

---

23 —

Mon amour propre est vivement irrité. Je ne suis pas accoutumée à une résistance aussi opiniâtre. Je

ressens presque une haine véritable pour cet homme indomptable ; et.... bizarre inconséquence du cœur humain !... je l'aime presque. Me préserve le ciel, me préserve l'orgueil d'une telle faiblesse ! Mais assurément il y a quelque chose de piquant dans cette coquetterie virile ; elle attache et tourmente à la fois. L..... s'y entend mieux en vérité que je ne pourrais le faire. Il y a des momens où la connaissance des artifices de son sexe me met sur mes gardes ; l'instant d'après, ma sensibilité m'expose de la manière la plus terrible. L'expérience, au lieu de me mettre à l'abri du danger, ne fait que me montrer le péril et l'impuissance où je suis de m'y soustraire. Ah ! Gabrielle, combien notre faible cœur com-

promet notre salut, et qu'il nous rend peu redoutables à nos amans! mais en vain nous maudissons cette fatale *sensibilité;* il faut, hélas! nous soumettre à notre destin. L'habitude, le *besoin* d'aimer sont plus forts que le sentiment de la folie et du danger. La tempête des passions est moins horrible que l'engourdissement léthargique de l'ame. Pourquoi R*** laisse-t-il la mienne tomber dans cet assoupissement funeste? La faute en est à lui : qu'il en supporte les conséquences. Pourquoi ne m'a-t-il pas suivie en Angleterre? Pourquoi ne m'écrit-il pas? Ou, quand il m'écrit, pourquoi ses lettres sont-elles si froides, si insignifiantes? Quand j'ai parlé de divorce, pourquoi a-t-il balancé? Pourquoi rai-

sonnait-il quand il n'aurait dû que sentir ? Dites-lui bien, ma tendre, ma délicate amie, que ces questions sont faites par le cœur, et que le cœur seul doit y répondre. Adieu.

OLIVIA.

LETTRE XXXVII.

Madame de P... à Olivia.

Paris —

Je suis excédée ! mon cœur. Je ne sais en vérité comment je suis encore en vie, après la journée fatigante que je viens d'essuyer ! Toute la matinée j'ai couru chez les ministres ! de retour chez moi, il a fallu faire ma toilette ! ensuite faire les honneurs d'un grand dîner où se trouvaient beaucoup d'étrangers, tous de la première distinction ! puis aller à Feydeau, soutenir la pièce de ce pauvre S***, qui ne serait vraiment pas suppor-

table sans la musique. Il y avait une forte cabale contre le malheureux opéra; et nous sommes arrivés si tard qu'il a failli tomber. Mes oreilles ne sont pas encore remises de cet horrible tapage. Heureusement, au milieu du tumulte, j'ai ramené la fortune par un coup de tête. J'aperçus le schall d'une anglaise qui pendait sur le devant de sa loge. Il n'en faut pas davantage, à Paris, vous le savez, pour mettre le parterre en fureur. Je dirigeai sur le schall la rage de la cohue sifflante. Pour surcroît de bonheur, la dame n'avait avec elle d'autre cavalier qu'un anglais, vain et entêté comme tous ses compatriotes, et bien décidé à braver les usages du pays où il se trouve. Jamais il ne voulut souffrir qu'on

dérangeât le schall. Le parterre de faire un bruit affreux, et les cris, *à bas ! à bas !* de redoubler. Vous n'avez pas d'idée du vacarme. J'ai cru la salle prête à s'abymer : cependant la pièce allait toujours son train, et grace au schall anglais, elle arriva sans encombre jusqu'à la dernière scène. Eh bien, ma tactique n'est-elle pas admirable ? T*** me dit galamment que j'étais née pour être général. Je crois pourtant que mon fort est la diplomatie.

Mais je ne vous ai point encore parlé de ce qui vous regarde, quoique je n'aie bravé la fatigue d'écrire que par l'empressement de vous le communiquer. Devinez, ma chère Olivia, qui m'est apparu le soir à la porte de ma loge ; mais le billet

ci-joint vous le dira de reste. Je n'ai pu l'empêcher de me glisser son billet doux en me donnant mon schall. Adieu. Il faut que je me prive du plaisir de converser plus long-tems avec ma tendre amie. De nouvelles fatigues m'attendent. Madame *Lagrande* ne me pardonnerait jamais, si je ne paraissais pas un instant chez elle ce soir; et la petite Q*** m'en voudrait à la mort, si je ne lui accordais pas un petit quart-d'heure. C'est aussi jour d'assemblée chez madame R***, et je ne puis me dispenser de m'y rendre. Tous les ambassadeurs s'y trouveront, et comme quelques-uns d'entre eux n'y vont, j'ai tout lieu de le croire, que pour m'y rencontrer, je ne veux pas que leurs Excellences se

soient dérangées inutilement : mes amis ne me le pardonneraient jamais. Je suis bien lasse, je vous assure, de ce train de vie ; mais, une fois lancée, le tourbillon vous entraîne, et il n'y a plus moyen de s'arrêter. Je suis entre les mains de Victoire. Que n'ai-je votre goût pour la guider et pour fixer mon coup-d'œil trop incertain ! je n'aurais plus alors à redouter la toilette si simple et si élégante de madame R***. Adieu, adieu.

GABRIELLE DE P.....

LETTRE XXXVIII.

Olivia à madame de P...

31 octobre.

MA Gabrielle, j'ai pris lecture du billet de R***, inclus dans votre charmante lettre. Quel contraste, bon Dieu ! comme son style est froid et maniéré ! j'eusse aimé mieux cent fois ne pas entendre parler de lui, plutôt que de recevoir une lettre si peu en harmonie avec ce que je ressens. Toujours me parler d'occupations, d'affaires ! d'affaires ! comme s'il y en avait qui puissent distraire

un amant de sa maîtresse. Eh que m'importent à moi, qu'importent à l'Amour, les intérêts de son ambition. Ah! s'il faut qu'il soit assez lâche pour hésiter dans son choix, je dois le mépriser! et je ne saurais aimer l'être que je méprise.

R*** se flatterait-il d'avoir sur mon cœur un pouvoir à l'épreuve de tout? S'imaginerait-il pouvoir négliger impunément Olivia? R*** se figure-t-il qu'une femme, parce qu'elle a eu l'honneur spécial de régner sur son cœur, ne peut méditer de nouvelles conquêtes? Homme vain et crédule! il croit peut-être que quelques années de plus suffisent pour lui assurer, sans inquiétude, la possession de celle qui, dans sa folle tendresse,

lui sacrifia les jours d'une jeunesse inexpérimentée.

« Malheur à qui s'endort sur la foi de « tels songes ! »

Il croit, cet homme sage, trouver dans l'âge d'une femme un sûr garant de sa constance ? Assez d'exemples pourraient chaque jour le convaincre de son erreur. En effet, l'âge des femmes ne se compte pas toujours par le nombre de leurs années. Peut-être, cependant, ce galant personnage trouve-t il aussi, comme le suisse de Léonora, lady Olivia *un peu passée*. Adieu, ma chère amie. Vous qui appréciez, et qui partagez sans doute mes sentimens, chargez-vous de les lui exprimer Je n'écrirai point à R***. Vous le verrez ;

et Olivia s'en remet à vous pour ce qui est plus cher encore que l'amour aux yeux d'une femme délicate et sensible... Elle vous confie son juste ressentiment.

OLIVIA.

LETTRE XXXIX.

Olivia à madame de P...

14 novembre.

J'IMPLORE votre pitié, ma chère Gabrielle, toute la pitié dont vous pouvez être susceptible ; car jamais je n'en eus autant de besoin : jamais femme ne se trouva dans une aussi terrible situation ! Oui, Gabrielle, cet homme indigne, inexplicable, cet homme trop aimable enfin, a ensorcelé votre malheureuse amie. Mes sensations et ma sensibilité doivent être désormais continuellement en opposition. L'amitié, la reconnaissance, l'hon-

neur, la vertu m'obsèdent, me poursuivent, comme autant de fantômes redoutables. Ils m'ordonnent de renoncer à mon amour; mais l'Amour, l'impérieux Amour les repousse et les brave. Il a saisi sa victime; et maintenant, comme par le passé, il ordonne de mon destin; il est le maître, le tyran d'Olivia. Jamais il n'y eut de confusion, de terreur, de remords pareils aux miens, quand je découvris pour la première fois que je l'aimais. Qui l'aurait prévu? Qui pouvait se l'imaginer? Je ne voulais que satisfaire une curiosité bien excusable, me permettre une innocente coquetterie, contenter ce goût naturel que j'ai pour exciter l'admiration, et savourer le plaisir de dominer. Hélas! tandis

que je cherchais à régner sur son ame, je ne songeais pas que je perdais tout empire sur la mienne. Je me flattais de pouvoir m'arrêter sans peine, sans effort, quand l'honneur l'exigerait. Je m'étais promis, aussitôt après la découverte de son amour, de le fuir pour toujours. Hélas! il n'est plus tems. . . . Moi, le fuir, le quitter! Non, non, cela n'est plus en mon pouvoir. O Gabrielle! je l'aime; il sait que je l'adore. Jamais femme n'a souffert autant que je souffre depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. Le combat était trop violent pour ma frêle machine; elle n'a pu résister. J'ai été malade. . . . très-malade. . . . Une fièvre nerveuse m'a presque réduite au tombeau.

Que n'ai-je perdu la vie ? j'eusse échappé à l'opprobre, aux remords auxquels mes jours sont désormais condamnés. . . . . Léonora !. . . je frémis à ce nom. Oh ! comme il retentit avec un son horrible jusqu'à mon ame ! Peut-être connaît-elle maintenant ma faiblesse, cette Léonora. Peut-être qu'elle jouit d'un odieux triomphe. Son ame froide et insensible s'applaudit sans doute de ne pas ressembler à la mienne, et se repaît de mes tourmens. Peut-être ce Mr. L... balance-t-il s'il acceptera l'amour d'Olivia, ou s'il sacrifiera votre malheureuse amie à son orgueilleuse épouse. O Gabrielle ! rien ne saurait exprimer ce que je souffre ! Mais tâchons, s'il se peut, de nous

calmer, et de vous retracer les progrès de cette funeste passion. Les retracer ! grand Dieu ! quand je ne puis m'en souvenir sans être déchirée de remords, de honte et de tourmens ! O ma Gabrielle ! ayez pitié de votre infortunée,

OLIVIA.

LETTRE XL.

Madame de P... à Olivia.

Lundi—

MA chère et romanesque Olivia, il faut bien avoir la rage de se tourmenter, pour trouver dans votre situation matière à vous désespérer comme vous faites? A votre place, au contraire, j'y trouverais plus d'un motif de me réjouir. Ne voyez-vous pas qu'à l'instant où une ancienne passion vient à s'éteindre, une autre renaît de ses cendres, plus brillante et plus vive? Entendez donc vos intérêts, ma charmante amie; et ne soyez pas la dupe des belles

phrases que nous sommes obligées d'employer pour tromper les crédules mortels. Dites, tant qu'il vous plaira, du mal de l'amour aux hommes, en public, par forme de conversation ; mais souvenez-vous toujours, pour votre usage particulier, que l'amour est essentiellement nécessaire à notre existence dans la société. Qu'est-ce en effet qu'une femme qui n'éprouve ou qui n'inspire point d'amour? Un personnage muet sur la scène. N'est-ce pas de nos amans que nous tenons toute notre importance? La beauté même sans adorateurs est une reine sans sujets. Une femme qui renonce à l'amour est un souverain déchu, qui regrette toujours, mais trop tard, l'Empire qu'il a perdu. Je

la compare à cette Christine, prétendue philosophe, qui agissait et parlait après son abdication, comme si elle avait eu encore droit de vie et de mort sur ses pauvres suédois. C'est un tyran sans gardes et sans esclaves; c'est le personnage le plus gauche, le plus pitoyable, le plus ridicule qu'on puisse imaginer. Non, non, ma belle Olivia; gardons-nous d'abjurer jamais l'amour. Le tems nous dérobe-t-il quelques attraits, il nous reste encore ceux de la grâce et du sentiment. De la délicatesse sur tout; car la délicatesse est au sentiment et à la grâce, ce qu'un voile est pour la beauté. Je vous plains, ma chère, de vous être laissé enlever votre voile; c'est un *malheur*, mais on a vu

de pareils accidens. Les passions sont comme le vent : qui pourrait les arrêter ? Après tout, l'*erreur d'un moment* n'est pas irréparable ; et vous vous reprochez avec trop d'amertume, ma tendre amie, un tort involontaire. Certes, vous ne pouviez avoir l'intention de troubler la tranquillité de lady Léonora, encore moins celle de sacrifier votre repos à Mr. L... Vous avez aimé contre votre gré, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est par l'intention, comme vous savez, qu'on doit juger les actions. D'ailleurs, c'est sur le tort réel qu'il fait à la société qu'un délit se mesure dans tous les cas. Or, de quoi la société peut-elle se plaindre ; quel tort peut-il résulter pour aucun individu, si vous usez de prudence et de cir-

conspection? Tant que votre amie est dans l'erreur, elle est heureuse : c'est donc un devoir pour vous, c'est même une vertu de dissimuler. Je ne suis pas grande casuiste ; mais tout cela me paraît de la dernière évidence ; et ces principes vraiment philosophiques sont ceux que vous avez toujours reconus, ce me semble. Ma chère Olivia, j'ai déployé pour vous, non sans quelque fatigue, toutes mes richesses en fait de *métaphysique* et de *dialectique ;* et je me flatte d'avoir remis un peu d'ordre dans cette pauvre tête désorganisée. Encore un mot pourtant... car j'aime à traiter à fond un sujet... quand je puis le faire en deux minutes. La vertu est désirable, parce qu'elle nous rend

heureux : par conséquent, goûter le bonheur, c'est pratiquer la vertu. Voilà, je crois, de la belle et bonne logique.

A ne vous rien cacher, ma chère Olivia, je ne conçois vraiment pas que vous ayez pu vous prendre de belle passion pour un *amoureux transi* comme cet anglais. Le mal est fait pourtant.... et il n'y a pas à répliquer contre des faits. C'est une preuve de plus de ce que j'ai toujours avancé, que la destinée est inévitable, et l'amour irrésistible. La charmante inscription de Voltaire pour la statue de l'Amour, vaut tous les volumes de raisonnement et de morale qu'on a faits ou qu'on fera sur ce sujet :

« Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être. »

Bannissez vos tristes pensées, ma chère amie; elles ne servent qu'à accroître votre passion. Les regrets amollissent le cœur; et tout ce qui amollit le cœur, comme on sait, le dispose de plus en plus à l'amour: aussi me gardé-je bien de donner dans une pareille faiblesse. Mon Dieu! pourquoi l'expérience est-elle toujours inutile! et à quoi sert-il d'étudier l'histoire? La Vallière n'était-elle pas sans cesse à se repentir, et à retomber continuellement dans ses fautes? toujours dans le délire ou dans les larmes? Au fait, mon Olivia, jamais on ne fera de vous une Magdeleine ou une Carmélite. Vous êtes au-dessus de toutes ces momeries. Mais, tout en vous moquant des superstitions mo-

nacales, ne vous imposez pas leurs austérités. L'habit de religieuse était fort agréable, à ce qu'on dit; il est encore le plus joli qu'on puisse porter au bal; on le porterait même volontiers sans masque, s'il était encore de mise; mais il y a long-tems qu'il est passé de mode, et rien ne sied que ce qui est à la mode. Adieu, mon adorable Olivia. Je vous enverrai par la première occasion votre robe de Lyon, qui est vraiment *délicieuse*.

GABRIELLE DE P.....

LETTRE XLI.

Olivia à madame de P...

30 novembre.

Je ne me lasse pas d'admirer votre variété prodigieuse, mon aimable Gabrielle; votre lettre est vraiment philosophique, et la gaîté qui l'animait a pénétré jusqu'à mon ame. Votre éloquence a dissipé mes terreurs et rehaussé mon courage. Qui croirait qu'une femme d'un esprit aussi vif que le vôtre, y joignît tant de pénétration? Et devrait-on s'attendre à trouver dans une personne qui a toujours vécu au milieu des plaisirs de la

société, des réflexions aussi originales et aussi profondes ? Je vois que vous êtiez dans l'erreur, quand vous prétendiez n'avoir aucune aptitude aux matières philosophiques.

Les métaphysiciens ont bâti, sur l'existence et le siége du *sens moral*, bien des systèmes qui en définitif n'ont abouti à rien. Je crois pouvoir enfin résoudre toutes les difficultés par une théorie nouvelle. Vous savez que certains philosophes prétendent le *sens moral* intuitif et originel chez l'homme: d'autres qui nient la doctrine des idées innées, regardent cette opinion du *sens moral* inné comme également absurde. Assurément, ils ont tort en cela; car les sentimens diffèrent beaucoup des

idées, et je sens au-dedans de moi quelque chose qui semble me convaincre que le *sens moral* doit être inné chez nous, et proportionné à notre sensibilité. Personne, pour peu qu'il ait de bon sens ou de délicatesse, ne révoquera ce principe en doute. Hier, je l'avoue, j'éprouvai encore un autre embarras. Quelques métaphysiciens soutiennent que le *sens moral* est inné dans le *cœur*; d'autres le veulent intuitif au *cerveau*; tous regardent l'ame comme son siége principal : pour moi, je pense qu'il réside primitivement et principalement dans le *système nerveux*, et qu'il subit avec lui les nombreuses variations auxquelles celui-ci est sujet. De là vient la difficulté de faire du *sens*

moral le guide universel et constant de nos actions, puisqu'il ne varie pas seulement chez beaucoup d'individus, mais qu'il varie encore chez la même personne, à différentes époques de la vie, ou, comme je l'ai moi-même éprouvé, à différentes heures de la journée. Qui peut produire ces variations, sinon la mobilité des *nerfs?* C'est là-dessus que roulent les grandes difficultés qui ont arrêté les métaphysiciens, touchant le *sens intime*, la *formation des idées*, etc., etc. S'ils s'étaient moins attachés à la nature de l'ame, et qu'ils eussent fait plus d'attention au système nerveux, ils auraient évité d'innombrables erreurs, et fait sans doute des découvertes d'une importance incalculable. Il ne

faudrait que quelque beau génie allemand pour mettre à la mode cette théorie du *sens moral placé dans les nerfs*. En vérité, si notre amie madame *** voulait en parler un peu dans les notes de son nouveau roman, cela suffirait pour la faire prendre parmi la bonne compagnie du nord de l'Europe, et nous la recevrions du continent par importation. Pour vous, ma chère Gabrielle, je sais que vous avez tranché d'un seul coup le nœud gordien, en rapportant, avec votre moraliste favori, tous les mouvemens du cœur humain à l'amour-propre. Ce principe ne cadre pas tout-à-fait avec mes idées; j'y trouve quelque chose de désagréable qui répugne à ma sensibilité; mais vous avez

plus de force d'esprit que moi, et peut-être que votre système est le meilleur.

« Vous prétendez que je me contredis sans cesse, » dit le piquant et spirituel duc de la Rochefoucault; « vous vous trompez : dites donc que le cœur humain, qui fait le sujet de mes écrits, est en contradiction perpétuelle avec lui-même. » Permettez-moi, chère Gabrielle, de vous faire la même réponse, si vous m'accusez de contredire aujourd'hui tout ce que je vous ai mandé précédemment. Peu d'heures après avoir fait partir ma dernière lettre, il s'est fait une révolution dans mon *système nerveux;* j'ai considéré les choses sous un autre point de vue, et je me suis repentie de m'être exposée

au ridicule, en vous écrivant sur un ton si lamentable. La faute en était à mes nerfs plutôt qu'à moi. Quand l'ame ou les nerfs sont affectés, les contes du jeune âge, et les vieux préjugés de nourrice reviennent nous importuner, et tyranniser notre raison. Votre heureux tempérament et votre éducation libérale vous préservent de cet inconvénient. Ayez donc un peu de charité ; prenez pitié de ma faiblesse ; ménagez ce cœur trop efféminé qui contrarie sans cesse la mâle énergie de mon ame. A présent que je vous ai demandé grace pour mon dernier accès de délire nerveux, et que je suis assurée de votre indulgence, je vais tâcher de vous parler raison. Quelque embrouillé

qu'ait pu paraître mon jugement, j'ai recouvré assez de bon sens pour voir qu'il n'y a pas le moindre reproche à me faire dans tout ce qui vient d'arriver. Le hasard veut qu'un homme aimable se trouve sur mon chemin : pour peu que j'aie de sensibilité et de goût, je dois nécessairement voir et apprécier ses bonnes qualités. « Aimer, » comme l'observait fort bien un jour votre ami G***, « aimer n'est un crime qu'aux yeux des démons, ou des prêtres, gens qui ont beaucoup d'affinité avec les démons. » Voilà une proposition générale qu'on ne peut se refuser d'admettre, à moins d'être *criblé* de préjugés : et ce qui est vrai en général, doit l'être en particulier. Cet homme aimable dont je parlais

est marié, ou, en d'autres termes, il a eu la folie de contracter un engagement absurde et barbare : eh bien ! ce n'est là, pour emprunter le langage philosophique, qu'un *accident* fort indifférent en soi, qu'un pur *accident* qui ne peut dénaturer le fond des choses. Un faible changement qui n'attaque que l'apparence, ne saurait altérer l'essence de la verité. C'est ainsi que la juste application de la métaphysique affranchit l'esprit de préjugés trop vulgaires, et dissipe les mauvaises impressions et les vaines terreurs qu'a produites une mauvaise éducation. Aimer un homme marié ! aimer le mari de son intime amie ! n'y a-t-il pas là de quoi épouvanter certaines oreilles ? J'en ai frémi

d'abord moi-même, avant d'avoir appelé la raison à mon aide. J'eus ensuite une autre difficulté à combattre... Faire l'aveu de sa passion à celui qui en est l'objet, et le faire sans qu'il l'ait sollicité, est un acte qui blesserait la fausse délicatesse de ceux qui se laissent gouverner par la routine, et qui sont les esclaves de grossiers préjugés ; mais un peu de philosophie débarrasse notre sexe de la tyrannie de l'usage, lui apprend à mépriser l'hypocrisie, et à se glorifier d'une conduite franche et libérale.

J'étais assise à ma toilette et m'occupais à lire, pendant que Joséphine parfumait mes cheveux. La porte du cabinet de toilette se trouvait entr'ouverte. L..., en traversant le corridor, jeta les yeux de notre

côté, et fut apparemment frappé de la beauté de mes cheveux ; peut-être fut-il arrêté par quelque autre motif : je ne saurais dire précisément pourquoi. .. J'avais en cet instant les yeux fixés sur mon livre.

« Ah ! vous avez raison, Monsieur ; c'est la plus belle chevelure ! Mais entrez donc, Monsieur, » s'écria Joséphine, à qui je ne puis venir à bout de faire entendre ni respecter les usages d'Angleterre... « Eh ! entrez, entrez, Monsieur ; Madame est à sa toilette. »

Je levai les yeux, et ne pus m'empêcher de rire du contraste singulier que présentait l'invitation familière et le ton résolu de Joséphine avec l'air de contrainte

et d'embarras du personnage. Mon sourire qui, j'en atteste le ciel, n'avait aucun dessein de l'encourager, le décida. Sa timidité fit place en un instant à la joie ; il entra. Que pouvais-je faire ? le mettre à la porte ? Cela était impossible. Je n'étais pas responsable des conclusions extravagantes qu'il pouvait tirer d'une circonstance qu'un peu d'usage et de politesse ne devait lui faire considérer que comme fort ordinaire. Je grondai sérieusement Joséphine de conserver toujours les habitudes et les manières françaises : je ne pouvais faire davantage. Le rôle de L... était de prendre la défense de Joséphine, et de s'excuser en m'adressant quelques complimens : c'est ce qu'il fit vrai-

ment avec assez de grâce pour un anglais. Joséphine disait tant de folies; elle trouva si bien moyen d'occuper Monsieur; elle semblait avoir tellement besoin de ses avis, qu'il n'y avait pas d'espoir de le voir s'en aller. Nous parlâmes d'abord de la toilette, de l'élégance française, etc., etc., et toujours en français, pour l'instruction et la satisfaction de Joséphine. L... me fit ensuite compliment sur ma convalescence, et sur la fraîcheur de mon teint. Je l'assurai qu'il devait me trouver un air bien changé, bien languissant... Il répondit que cette langueur me donnait encore plus d'agrément à ses yeux. J'eus l'air de ne pas trop comprendre ce qu'il voulait dire; apparemment qu'il

en attribua la cause à ce qu'il ne s'exprimait pas bien en français, car il s'expliqua plus clairement en anglais. Joséphine, comme vous savez, n'entend pas cette langue; en sorte qu'elle fut forcée de se taire, et que je fus obligée de soutenir la conversation à sa place. L... me dit donc que cette langueur, signe infaillible d'une extrême sensibilité, était dans une femme le charme qui le séduisait le plus. Je soupirai, gardai le silence... et repris le livre que j'étais en train de lire. C'était le roman nouveau que vous m'avez envoyé, chère Gabrielle. Je le lui montrai, dans l'espoir de donner le change à la conversation. Hélas! elle n'en devint que plus dangereuse. Il regarda l'endroit où j'en

étais. Ce passage nous remit plus que jamais sur l'article de la sensibilité... Il nous fit revenir à des sentimens, à des définitions d'une allusion, d'une application si redoutables ! Nos goûts et nos opinions se trouvèrent si bien d'accord ! Cependant, L... généralisait toujours, et gardait une réserve, un empire sur lui-même qui ne laissaient pas de m'irriter, quoique je vîsse bien que c'était affectation et coquetterie de sa part. J'observai le combat qui se passait en lui, et résolus, en conséquence, de le forcer à la franchise et de vaincre enfin sa résistance. L'exécution de ce projet m'emporta plus loin que je ne voulais. Il venait de me dire que la sensibilité avait pour lui un charme

irrésistible : hélas ! je ne sus point lui cacher toute la mienne. Le sujet qui nous occupait cause bien des distractions. Nous ne prenions pas garde, ni l'un ni l'autre, que les instans s'écoulaient avec rapidité. Tout-à-coup ce maudit suisse, mon mauvais génie, heurta à la porte pour m'avertir qu'on avait servi le dîner. Le dîner ! de quels incidens grossiers le bonheur dépend dans la vie ! Cette annonce du dîner survint entre l'aveu imprudent de ma faiblesse et cette déclaration d'amour qu'il me faut entendre bientôt... ou mourir.

« Le dîner ! eh, mon Dieu ! » s'écria Joséphine, « la toilette de Madame n'est pas encore finie. »

J'entendis cet impertinent de suisse ouvrir, à l'autre bout du corridor, la porte de l'appartement de son maître, exprimer en mauvais anglais son étonnement de ne pas l'y trouver, et former sur son absence mille conjectures aussi absurdes les unes que les autres. Impatientée de son radotage, je résolus sur-le-champ de braver les espions, et de terminer l'aventure comme elle avait commencé, c'est-à-dire, à la française. L... et Joséphine me secondèrent parfaitement.

Je sortis accompagnée de L... qui me donnait la main. « Eh! monsieur de Vaud, » dit Joséphine au suisse que nous rencontrâmes sur les premières marches de l'escalier, « Madame n'est-elle pas

coiffée à ravir aujourd'hui ? C'est que Monsieur vient d'assister à la toilette de Madame. » Le suisse s'inclina sans dire mot. Son salut ne s'adressait pas à moi, mais à son maître ; et dans cette circonstance il paraissait bien suivre son devoir plutôt que son inclination. Jamais je n'ai vu d'homme plus semblable à une machine ; il ne s'avisa pas seulement de jeter les yeux sur moi ni sur ma coiffure.

« Allons ! allons ! laissez nous donc passer, » dit Joséphine en le poussant et en haussant les épaules, avec un air d'indignation mêlé de mépris. Puis elle descendit rapidement et laissa le stupide Helvétien collé contre la muraille. Pour moi, je ne pus m'empêcher d'être effrayée de sa pénétration.

J'entrai pourtant dans la salle à manger, comme s'il n'était rien arrivé d'extraordinaire. Qu'était-il arrivé, après tout? Rien de surprenant, vous le savez, ma Gabrielle. Un cavalier avait assisté à la toilette d'une dame. Rien n'est plus simple ou plus commun, rien n'est plus dans les convenances à Paris. La circonstance changerait-elle de nature en changeant de lieu? Il y avait de la compagnie à dîner, et la conversation était vague et peu intéressante. L.... fit tout son possible pour la soutenir et l'animer; il eut néanmoins des instans de distraction et de silence capables d'alarmer Léonora, si elle avait eu quelques soupçons; mais elle est dans la plus grande sécurité et

dans le plus profond aveuglement. Vous voyez donc que mon séjour ici ne peut nuire à son bonheur. Nulle considération ne saurait me faire courir les risques de troubler sa tranquillité. Il n'est point de sacrifice que j'hésitasse un instant à faire en faveur de l'amitié ou de la vertu. Mais assurément, on ne peut exiger de moi que je m'enfonce le poignard dans le sein pour détruire mon propre bonheur, et le détruire à jamais, sans aucun avantage pour celui de mon amie. Mon attachement pour L.... est, comme vous le dites fort bien, involontaire; et mon amour est aussi pur qu'il est ardent. J'ai tout lieu de croire qu'on ressent pour moi la même passion; cependant, je n'en suis

pas encore certaine : et c'est en quoi consiste le seul danger réel que puisse courir le bonheur de Léonora. Tant que durera cette incertitude, tant que ces distractions, ces absences et mille autres imprudences pourront avoir lieu, il est à craindre à chaque instant qu'elle ne conçoive enfin quelques inquiétudes. Mais si une fois L... prend un parti, tout s'arrange alors de soi-même, vous le savez, ma Gabrielle ; et la prudence est de rigueur, pour notre propre intérêt, et pour celui de Léonora. Tout propos, tout regard, tout air d'intelligence, nous sont absolument interdits ; et nous serions inexcusables de ne pas nous imposer les plus grands égards et la délicatesse la plus scrupuleuse. Je

suis étonnée que L... qui raisonne fort bien, ne soit pas vivement frappé de tous ces inconvéniens, et ne se détermine pas en faveur de ces considérations. Je désire bien, pour son intérêt, pour le mien, pour celui de Léonora, la fin de toutes ces cruelles incertitudes. Adieu, ma chère, mon aimable Gabrielle, ... Ah ! que tout cela s'arrange bien mieux en France.

OLIVIA.

LETTRE XLII.

Mistriss C... à miss B...

7 décembre.

Ma chère Marguerite,

Je suis arrivée ici hier au soir toute joyeuse, dans la ferme persuasion de surprendre et de charmer tout le monde par mon apparition imprévue ; mais mon amour-propre fut bien attrapé, et je changeai bien de ton aussitôt que j'eus aperçu Léonora. Il est impossible de voir un changement plus effrayant dans un aussi court intervalle. J'eus pourtant assez de

présence d'esprit pour n'en rien dire au premier abord. Ce qui m'étonne, c'est que Mr. L..., n'en soit pas frappé davantage. Ma première question, aussitôt qu'elle fut sortie, fut de demander si lady Léonora avait été malade. « Mais non, » répondit, Mr. L..., « elle s'est toujours très-bien portée. » Très-bien ! Comment fait-il donc pour ne pas s'apercevoir qu'elle a l'air très-malade ? — « Je la trouve seulement un peu « plus pâle qu'à l'ordinaire, » — Voilà tout ce que Mr. L.... a remarqué. Lady Olivia ajouta, un moment après, qu'en effet Léonora ne paraissait pas très-bien portante depuis quelques jours, mais que cela n'avait rien d'extraordinaire dans *sa situation*,

Sa situation ! Quelle absurdité ! Olivia continua avec cet air hypocrite et ce ton sentimental que je ne puis souffrir, et débita de belles phrases auxquelles je ne fis guères attention. La vertu en paroles, et le vice en action ! pensai-je en moi-même. Ces dames à prétentions en fait de sentimens, croient en imposer à tout le monde avec leurs fausses vertus. Elles ressemblent à ces femmes de qualité qui se hasardent à porter de faux diamans, dans la ferme persuasion qu'on ne doit leur en supposer que de véritables. Sur quatre-vingt-dix-neuf personnes, il ne s'en trouve souvent pas une qui sache en faire la différence au premier coup-d'œil ; mais vient enfin la centième qui découvre

l'artifice et les force à se cacher bien vîte avec leurs faux *brillans*. Garre à vous, lady Olivia ! Garre à vous !

Léonora est malade ou malheureuse, ou peut-être l'un et l'autre à-la-fois ; mais elle ne conviendra jamais qu'elle est malheureuse. Elle est impénétrable sur cet article. Je m'y suis prise depuis vingt-quatre heures, de cent, de mille manières différentes ; j'y ai mis toute la candeur et toute la délicatesse dont je suis capable : tous mes efforts ont été vains. Douceur, violence, badinage, importunités, questions de toutes sortes, par tous les sens, de toutes les manières, tout a été inutile. J'ai eu beau prier, presser, bouder, supposer des aveux, affecter

de la surprise ou de l'étourderie ; je n'ai pu rien gagner. J'étais presque en colère de ne pouvoir la trouver en défaut. Je respecte les motifs de cette réserve ; mais à mon égard elle est un peu déplacée : je la trouve même déraisonnable, et je ne dois pas souffrir qu'elle dure plus long-tems. J'ai souvent déclaré que je ne me souciais nullement de jouer le rôle de confidente auprès de certaines princesses, ou de certaines héroïnes ; mais Léonora n'est point de cette classe. Je veux être sa confidente, et c'est-elle qui ne le veut pas ; mon amour-propre est bien puni. Si elle avait seulement un peu de confiance en moi ; quand elle ne me dirait que ce qui s'est passé depuis mon

départ, et tout ce qui lui pèse actuellement sur le cœur, je pourrais certainement lui rendre service. Je me chargerais volontiers de dire mille choses qu'elle n'ose faire entendre à lady Olivia, et je saurais bien décider celle-ci à décamper au plus vîte avec sa *sensibilité*. Est-il possible que M.r L... soit assez fou pour s'attacher sérieusement à une femme comme cette Olivia, quand il a une Léonora pour épouse? J'avais vu, ou j'avais cru voir, il y a quelque tems, qu'il s'amusait aux dépens de l'*héroïne sentimentale;* et j'étais étonnée que Léonora s'alarmât à ce sujet. Tous les maris, me disais-je, ne sont pas fâchés d'inquiéter un peu leurs femmes, et celles-ci doivent s'armer de

patience. Voilà une coquette fieffée qui se jette à la tête de M.r L...., et qui veut bien faire les avances ; il faudrait qu'il fût plus qu'un homme pour résister. Je croyais par suite qu'il devait la mépriser et se moquer d'elle intérieurement, toutes les fois qu'il lui adressait quelques fadeurs, ou qu'il semblait redoubler de soins et d'empressement auprès d'elle. Cette mistification n'eût pas laissé d'être plaisante et comique. Mais cette comédie serait finie aujourd'hui ; et, je vous l'avoue en tremblant, je crains bien que tout ceci n'ait un dénouement tragique. Hélas ! j'en ai je ne sais quel pressentiment affreux. Je veux absolument obtenir de Léonora qu'elle me parle sans réserve. Je vois ses peines, et

je dois les partager. N'en ai-je donc pas agi toujours ainsi depuis notre enfance ? Et aujourd'hui qu'elle a plus que jamais besoin des secours de l'amitié, je ne serais plus digne de sa confiance ! Pourrait-elle m'accuser d'une indigne curiosité ? Ne sait-elle pas bien que je serais fâchée de me charger du secret de quelqu'un que je n'aimerais pas sincèrement ? Si elle pense autrement, elle est injuste à mon égard, et je dois m'en expliquer avec elle, ce soir même, avant qu'elle ne se livre au sommeil. Hélas ! elle ne sait pas à quel point je lui suis attachée. . . . . .
. . . . . .

12 décembre.

Sentir si, oh Dei, morir;
E non poter mai dir:
Morir mi sento! *

Ah! ma chère Marguerite, que ces vers peignent bien la situation de Léonora! Je viens d'avoir une querelle sérieuse avec elle; c'est la première de cette nature que nous ayons eue depuis que nous vivons. Il en résulte qu'elle est un ange, et que je suis une folle. Hier au soir, après vous avoir écrit, je me rendis sur-le-champ, quoiqu'il fût plus de minuit, à l'appartement de Léonora, résolue de surprendre ou d'arracher

* O dieux! se sentir mourir, et ne pouvoir dire: Je me sens mourir!

MÉTAST.

son secret. Elle était, comme je m'y attendais, encore éveillée. Je la trouvai assise dans son cabinet, la tête appuyée languissamment sur sa main. L'infortunée ! je devinai sans peine ce qui la faisait réfléchir, en voyant à côté d'elle un paquet d'anciennes lettres de son mari. Elle m'a soutenu qu'elle ne pleurait pas ; je n'affirmerais pas au fait qu'elle eût versé des larmes ; il me sembla toutefois en apercevoir des traces. Je lui parlai à cœur ouvert, mais en vain.... Tout ce que je pus dire fut inutile. A la fin, je m'emportai et lui fis des reproches amers. Elle me répondit avec cet air de douceur, de tendresse et de dignité qui n'appartient qu'à elle. — « Si vous me croyez malheureuse, ma

chère Hélène, devez-vous donc choisir cet instant pour me faire des reproches injustes ? » — Ce peu de mots me rendit ma raison et me fit fondre en pleurs. Après lui avoir demandé pardon comme un enfant qu'on viendrait de gronder, j'obtins qu'elle m'embrassât et me pardonnât, avec la promesse toutefois de ne plus récidiver. Puisse le ciel me donner la force de l'accomplir ! On peut obtenir la confiance de Léonora ; mais on ne saurait l'arracher. La franchise et les doux épanchemens de l'amitié sont chez elle une vertu, mais non pas une faiblesse. Je voudrais seulement qu'elle ne s'arrangeât pas de manière à avoir toujours raison. Dans toutes nos querelles, il me

faut finir sans cesse par reconnaître mes torts et m'humilier devant sa sagesse. Voilà toujours où aboutissent mes caprices et mes bouderies.

HÉLÈNE C...

LETTRE XLIII.

M.r L.... au général B....

13 décembre.

MON CHER GÉNÉRAL,

J'ESPÉRAIS que vous nous auriez fait la grace de venir nous voir en vous rendant à Londres ; mais je sais que l'amitié ne doit pas l'emporter sur les devoirs : devoirs maudits qui sont toujours opposés à mes plaisirs ! Je crains que ma plume ne traite pas à mon gré le sujet dont j'aurais tant souhaité de m'entretenir avec vous. Lady Léonora, qui n'avait pas les

mêmes motifs pour désirer votre visite, a beaucoup regretté d'en être privée. Elle ignore combien elle vous doit de reconnaissance. L'avis que vous m'avez donné, il y a quelque tems, a dirigé ma conduite, quoiqu'on n'aime pas à suivre un conseil qui gêne nos passions; il était sans cesse présent à ma mémoire.

« Mon cher L.... « me dites-vous, » craignez de finir par être dupe d'une femme qui a rapporté dans sa patrie toute la coquetterie d'une française. » —

Rassurez-vous, mon cher ami; personne sur la terre ne méprise ou ne craint plus que moi les coquettes de tous les pays. J'avoue que, tout en les regardant comme moins coupables, je les crois plus

dangereuses, ces femmes qui, élevées au milieu d'un peuple léger, peuvent être entraînées par l'exemple ; mais il n'est pas question ici d'une coquette. Vous savez, mon cher général, que je connais les femmes, et j'ose vous assurer que la tendresse et la passion dominent bien plus que la vanité dans le cœur de celle dont je veux parler ; cependant il n'y a pas de femme chez qui l'on n'en puisse trouver une dose plus ou moins forte. Mais il en est quelques-unes en qui la tendresse absorbe, pour ainsi dire, la vanité ; et ce sont les plus aimables de leur sexe. Vous savez que les manières de toutes les femmes sont loin de me plaire. Rien, selon moi, ne les autorise à braver les conve-

nances, si ce n'est la sensibilité. Elle seule peut excuser à mes yeux une multitude de défauts. Ce que l'on nomme communément vertu chez les femmes, est si souvent un composé d'amour-propre, d'hypocrisie et de froideur, que je m'éloigne avec une sorte de dégoût de celles que l'estime publique me désigne comme méritant seules mon hommage. Je ne suis pas assez insensé pour sacrifier sans cesse mon goût particulier à l'opinion du monde. Que m'importe à moi qu'une femme passe pour belle, pour bonne, pour sage, si sa beauté ne frappe pas mes yeux, si ses bonnes qualités ne contribuent pas à mon bonheur. J'avoue même que je suis difficile à contenter. Je ne

lui saurai aucun gré de sa douceur, si le devoir seul détermine sa conduite ; alors, c'est à sa réputation, ce n'est pas à moi qu'elle fait un sacrifice. Que le monde, cet arbitre des réputations, lui vote donc des remercimens. Je serais le plus mauvais des maris pour la meilleure des épouses ; ou plutôt, je la paierais de la même monnaie, en lui offrant le tribut du respect, des égards et des attentions, mais sans y mêler un grain d'amour. L'amour seul est en droit d'attendre de l'amour. Toutes les vertus ne peuvent lui servir d'équivalent ; et celui que je n'obtiendrais que par l'ascendant d'un père, d'une mère, de toute une famille, ou de la peur de mourir vieille fille, ne saurait me satis-

faire. Je ne prétends pas même trouver une femme qui me soit fidèle jusqu'à ce que la mort nous sépare : bref, je ne prétends pas être aimé comme un mari ; je veux l'être comme un amant, non-seulement par-dessus tous les hommes, mais encore par-dessus tout ce qu'on peut aimer, et en dépit de toutes considérations. Je veux sentir que seul je remplis le cœur de celle que j'aime. Je veux être certain, que je suis tout pour elle, comme elle est tout pour moi ; qu'il n'est pas de situation qu'elle ne s'estimât heureuse de partager avec moi ; qu'il n'est pas de sacrifice qu'elle ne voulût faire pour moi ; ou plutôt que rien à ses yeux ne paraîtrait un sacrifice. Trouvez-vous mes prétentions trop

élevées? Je me sens capable de tout ce que j'exige : je puis même faire davantage pour la femme que j'adore : c'est peut-être un malheur pour moi; mais je mets ma gloire à n'aimer qu'à ces seules conditions, quoique je sache qu'il est difficile d'obtenir de semblables preuves d'attachement, et qu'on doit moins les attendre de sa femme que de sa maîtresse. Une jeune femme qui se marie suivant toutes les règles, avec le consentement de ses parens, n'est pas susceptible d'éprouver une affection extraordinaire; car je ne puis regarder comme une preuve d'amour qu'elle me permette de lui offrir la main à l'église, de la conduire à sa voiture; qu'elle se pare de tous les atours

qu'elle a reçus de moi, et qu'elle consente à se faire suivre par ma livrée : ce contrat qui assure son douaire, en dépit de l'amour ou de la haine, cet héritage désigné pour un fils à venir, et pour d'autres, *si le cas y échoit*, tout cela n'est pas à mes yeux une preuve irrécusable. L'amour n'entend pas ce jargon. Une femme peut aimer son légitime époux comme un être de convention ; mais je doute qu'une passion délicate puisse survivre aux froids préparatifs du bonheur conjugal. Vous conviendrez du moins que la dame ne fait pas un grand sacrifice, qu'elle ne montre pas une bien grande générosité, et qu'en s'approchant de l'autel, il est possible que la divine flamme n'em-

brâse pas son cœur. Quand vous serez époux, mon cher général, vous penserez comme moi; jusque-là, il est facile de parler comme vous le faites, d'admirer une femme qui n'est pas la vôtre, et de désirer que le ciel vous envoie un semblable trésor. Pour moi, la seule idée d'un amour qu'une femme peut regarder comme un devoir, annulle tout le plaisir de la possession. Personne mieux que moi ne sait apprécier les qualités estimables de lady L... Il faudrait même que je fusse privé de tout sentiment d'honneur, pour lui refuser ce témoignage. On dira ce qu'on voudra de mon caractère; mais il est tel, que je pardonnerais certains défauts, plutôt que d'aimer certaines vertus. Je puis

éprouver de l'estime pour ces froides vertus qui me laissent douter de l'attachement d'une femme, mais je ne puis les payer d'un autre sentiment. Lady Léonora est douce, tranquille : la jalousie, les soupçons ne la tourmentent jamais ; en un mot, elle ne connaît pas l'amour. Si j'étais aimé d'elle, aurait-elle conservé depuis plusieurs mois la même égalité d'humeur? Vous riez de me voir affligé de posséder une femme exempte de jalousie. C'est cependant la vérité. Je puis supporter l'humeur que je considérerais comme l'effet d'une vive tendresse ; et, lorsque je crus un moment que Léonora souffrait, lorsque je pensai que la jalousie avait causé son évanouissement à notre fête cham-

pêtre, je fus tellement touché de son état, que j'oubliai totalement sa rivale. Je fis plus; je sacrifiai à sa tranquillité, à l'envie de détruire les soupçons que je lui supposais, le plaisir de m'assurer d'un cœur dont la possession flattait ma vanité. Je m'éloignai; vous reveniez en Angleterre, mon cher ami, j'allai au-devant de vous. Ce fut une vaine et folle délicatesse, bien plus que mon amitié pour vous, qui me fit faire ce voyage. Je me laissai persuader aveuglément, lorsque vous m'assurâtes que je devais en croire ces bruits répandus à Paris, plutôt que mon propre jugement; et je retournai chez moi, bien déterminé à ne pas être dupe d'une coquette. L'accueil que je reçus de Léonora fut délicieux; je ne l'a-

vais jamais vue si aimable ni si gaie. Je voulus cependant m'assurer si la cause à laquelle j'avais attribué son évanouissement était la véritable. Je fus puni de ma curiosité. Au lieu de laisser voir son amour alarmé de mes feintes attentions pour sa rivale, elle fut calme et tranquille ; jamais, par un mot ou par un regard, elle ne me reprocha mon inconstance ; jamais elle ne montra ni soupçon, ni mauvaise humeur, ni jalousie. Bref, je vis que je m'étais trompé, en attribuant à l'excès de son affection un accident causé seulement par le mauvais état de sa santé. S'il en eût été autrement, elle eût senti, elle eût montré de l'inquiétude dans mille occasions, où je n'ai remarqué que sa tranquillité.

Son amie, mistriss C...., qui est revenue ici il y a peu de jours, paraît s'inquiéter de la santé de Léonora : mais je me garderai bien, désormais, de me méprendre sur les causes des indispositions. La conduite de Léonora dénote ou beaucoup d'insensibilité, ou beaucoup de modération : je ne crains pas de me tromper en m'arrêtant à l'insensibilité ; car je ne puis supposer une pareille modération qu'à une femme indifférente pour celui qui l'a offensée. Cependant j'hésite encore : tout prévenu que je suis par la certitude que j'ai acquise, je me sens à peine le courage de tenter une entreprise qui pourrait l'affliger. Absurde faiblesse ! Eh ! ces irrésolutions, ces scrupules, ces combats ne tra-

hissent-ils pas le véritable état de mon cœur ? Je ne balance plus. Oui, je chercherai le bonheur dans les bras d'une femme qui possède une ame capable d'éprouver, non pas cette tendresse qu'on nomme conjugale, mais la passion de l'amour. Olivia saura lui sacrifier tout ; j'ai mille preuves de la candeur, de la noblesse de ses sentimens, que je préfère peut-être à son esprit, à ses grâces, à sa beauté. Je sais tout ce que vous pourrez me dire, tout ce que vous voudrez me faire soupçonner de sa conduite hors d'Angleterre. Elle-même m'en a instruit : en m'ouvrant son ame, elle n'a fait qu'ajouter à mon admiration. N'a-t-elle pas tenté de me persuader qu'il est dangereux de l'aimer ? Sa pitié

pour Léonora lui inspirait de généreux conseils contre elle-même, et dans quel moment, mon cher général ? Lorsque déjà j'étais aimé, tendrement aimé ! La dissimulation n'est pas faite pour elle : elle méprise les artifices, les faiblesses de son sexe. Elle sait que vous êtes son ennemi, et cependant elle vous estime. Elle-même a voulu que je vous ouvrisse mon cœur. « Je ne veux, me disait-elle, rien enlever de votre confiance, de votre attachement au meilleur de vos amis. »

Ce R.... que vous vous plaisiez à me rappeler pour mon tourment, R..... est sacrifié à mon bonheur ! J'en suis certain, mon cher ami, vous ne pourrez refuser à Olivia votre admiration, comme je n'ai

pu lui refuser mon amour. Adieu.
Je suis avec affection,

Votre ami,

F. L.....

LETTRE XLIV.

Mistriss C... à miss B...

20 décembre.

Comme je ne suis initiée dans aucun secret, ma chère Marguerite, il m'est permis de faire usage de mes yeux et de mes oreilles, sans qu'on ait le droit de blâmer mon indiscrétion ; et je connais si bien l'ame de Léonora, que je puis y lire à tout instant.

Il m'est impossible d'exprimer combien je suis affligée de la voir souffrir. Je suis convaincue maintenant qu'elle est vraiment malheureuse, et je ne sais quels moyens

elle peut employer pour recouvrer son bonheur passé. Je vois que toute sa patience, toute sa douceur ne sont d'aucune ressource. Il y a plus; son époux insensé regarde cette espèce de résignation comme outrageante. Je n'ai jamais aimé cet homme, et maintenant je le déteste. Il la croit froide, insensible. Léonora insensible! Homme aveugle! Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait lui déplaît. Il ne connaît pas ce caractère angélique; il voit tout sous un faux jour. Enfin il est sous la domination d'une créature artificieuse, qui tourne à son gré cet esprit faible, et qui sait exciter son orgueil.

Ce soir même, lady Olivia avouait qu'elle avait trop de sen-

sibilité, que tout lui portait ombrage, et qu'elle serait extrêmement jalouse des affections de la personne qu'elle aimerait. Elle ne conçoit pas que l'amour puisse exister sans jalousie. M.r L... était présent, et l'écoutait avec avidité. Léonora gardait le silence; mais combien l'expression de sa figure était éloquente! J'espérais que M.r L.... remarquerait son agitation, et qu'il en serait touché; mais ses yeux étaient fixés sur Olivia. Lady Olivia eut l'effronterie d'interpeller tout-à-coup Léonora, et de lui demander si elle n'avait jamais été jalouse de son mari? Léonora, étonnée de cette audace, lui répondit, après avoir hésité un moment: «Il serait difficile de me prouver que j'aie

jamais eu lieu d'être jalouse de M.r L.... Je l'estime trop pour le croire. » — « Plût à Dieu ! » s'écria Olivia, en élevant les yeux vers le ciel avec une expression pleine de ferveur, tandis que M.r L.... la considérait attentivement, « plût à Dieu que je fusse douée d'une semblable modération ! » — « Puisque vous faites des souhaits, lady Olivia, » lui dis-je, « ne pourriez-vous pas demander en même tems au Ciel tout ce qui vous manque ? Demandez donc, et la modération de Léonora, et son cœur sensible et bon ! »

Je vis un sourire sur quelques figures. Lady Olivia, malgré son assurance, parut un moment déconcertée ; M.r L.... était grave,

sans laisser voir aucune émotion. Léonora, rougissant, se mit au piano-forte. M.r L.... resta près de lady Olivia, et continua à parler avec elle. Il ne jeta même pas les yeux sur Léonora. La voix de son épouse, eût-elle été celle d'un ange, n'eût fait aucune impression sur cette ame endurcie. Après quelques préludes, elle chanta un petit air gai, pour m'empêcher de voir combien elle était émue. Pauvre Léonora! c'est en vain que vous voulez me cacher ce que vous éprouvez!

J'étais si touchée de compassion pour le sort de cette infortunée, et si furieuse contre Olivia, que je ne fus pas maîtresse de mon indignation pendant toute la soirée. Mon humeur n'était pas

propre à ramener les esprits. A souper, j'étais presque en guerre ouverte avec Olivia. Je ne me rappelle pas ce que je lui dis ; mais je sais que je lui lançai quelques traits mordans. A quoi tout cela pouvait-il aboutir ? J'affligeais Léonora ; M.r L..... me détestait en plaignant Olivia, et croyait que sa femme, toute innocente qu'elle est, m'excitait à tenir ce langage. Que dois-je faire, ma chère Marguerite ? Avec les meilleures intentions possibles, je crains de ne faire que du mal.

Votre affectionnée,

HÉLÈNE C.....

LETTRE XLV.

Le général B... à Mr. L...

22 décembre.

VOTRE lettre a couru après moi, Dieu sait où, mon cher L...., et j'avais le pied à l'étrier quand on me l'a remise. J'ai à peine le tems de la parcourir. Je vois seulement que vous êtes amoureux. Je vous souhaite bien du plaisir. N'allez pas cependant vous livrer à l'amour comme un insensé. Donnez à une syrène le nom d'ange, tant qu'il vous plaira; mais souvenez-vous qu'on trouve tous les jours des anges de cette

espèce, et qu'on ne trouve pas dans un siècle une femme comme la vôtre. Jamais vous ne serez aimé comme vous l'êtes par lady Léonora.

Quant à votre goût pour les fureurs jalouses, j'y reviendrai dans un autre moment. J'espère qu'un jour vous serez guéri de cette manie.

Je suis bien sincèrement,

Votre ami,

J B.....

LETTRE XLVI.

Olivia à madame de P...

7 janvier.

FÉLICITEZ-MOI, ma chère Gabrielle ! Mon triomphe est complet ! Je suis aimée de L.... Depuis long-tems je n'en doutais plus ; mais enfin j'ai arraché de son ame fière l'aveu de sa passion. L'amour et Olivia l'emportent sur les scrupules, les préjugés, l'orgueil et la superstition.

Léonora ne voit pas, ne sent pas : elle ne doit pas même exciter la pitié. Puisse son erreur durer long-tems ! Mais dût elle être

dissipée à l'instant même, quels remords pourrais-je éprouver ? — Quel est le plus blâmable de celui qui cesse d'aimer, ou de celle qui cesse de plaire ? — Léonora pense peut-être qu'elle aime encore son mari ; sans doute elle éprouve pour lui une sorte d'amour conjugal : et lui aussi, il a aimé sa femme ; mais c'est moi qui lui apprendrai que son cœur est formé pour un sentiment plus délicieux ; et s'il lui faut des sacrifices, Olivia est prête à les faire tous :

« Que la fortune, que l'honneur
Comblent tous les vœux de l'épouse ;
Que la médisance jalouse
Pâlisse en voyant son bonheur.
Pour l'amante le bien suprême
C'est l'amour, ou du moins l'espoir.
Fortune, honneur, vertu, devoir,
Vous n'êtes plus rien quand on aime ».

Quoique les ames tendres et passionnées aient retourné cette idée en tous sens, elle ne peut vieillir. Elle s'offre sans cesse aux esprits délicats; elle exprime tout ce qu'on peut dire, et justifie tout ce qu'on éprouve.

Adieu, ma chère Gabrielle. Pardonnez-moi si je n'ai pas aujourd'hui un cœur pour l'amitié; mais cette journée est toute à l'amour.

OLIVIA.

LETTRE XLVII.

Le général B.... à Mr. L....

4 janvier.

Que diable désirez-vous donc, mon cher L...? Vous comptez pour rien l'amour tel qu'il est ici-bas. — Vous voudriez que les pieds de votre femme touchassent la terre, et que son front se perdît dans les nues. Pour votre punition, je voudrais vous voir marié à une de ces héroïnes dont les fureurs et le poignard menacent journellement l'objet de leur amour. Selon vous, la sensibilité doit faire excuser une multitude de défauts;

vous seriez même tenté de dire une multitude de crimes, car vous ne doutez pas qu'elle n'en fasse commettre une foule. Eh ! n'est-ce pas la sensibilité qui amène dans la galerie de Covent-Garden des centaines, des milliers de femmes ? Les maîtresses de nos colonels, de nos capitaines, de nos enseignes, ne parlent-elles pas aussi de sensibilité ? pouvez-vous être dupe de ce mot rebattu ? Pouvez-vous regarder comme une preuve irrécusable de l'amour d'une femme, l'assurance qu'elle vous donne que, d'un second étage, elle sauterait dans vos bras ? Pour moi, je croirais à l'amour d'une femme pareille, seulement tandis que je la tiendrais dans mes bras ; et alors

même j'en douterais encore : car je suis aussi jaloux à ma manière, et je craindrais fortement qu'elle n'aimât le premier qui se présenterait après moi.

Que vous êtes avide de sacrifices ! Votre Cupidon doit être un petit dieu bien vindicatif ! Eh quoi ! les vœux paisibles de ses esclaves ne lui suffisent pas ? Le mien est d'une humeur bien différente : sa couleur n'est pas si rembrunie ; il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il me voit rire. Mais laissons à chacun son goût. S'il vous faut des sacrifices, on vous en fera, soyez en sûr. Mais, franchement, quels sacrifices attendez-vous de votre héroïne ? celui de sa réputation ? Oh pour celui-là, il n'est plus

en son pouvoir ! Celui de sa vertu ? Je n'en doutepas : mais, avant de l'apprécier, je serais curieux de savoir si c'est à vous ou à son plaisir qu'elle fera ce pénible sacrifice. Sacrifierait-elle de même son plaisir à votre bonheur ? La question est difficile à décider, quand il s'agit d'une maîtresse ; mais votre femme a mis hors de doute qu'elle préfère votre bonheur, non-seulement à son plaisir, mais même à son orgueil et à tout ce que les femmes ont coutume de préférer à leur mari. Vous avez été blessé par un trait empoisonné ; mais vous avez une femme fidèle qui saura extraire le poison de la blessure. L'affection de lady Léonora n'est pas un composé de bonté et de

générosité apparente, comme chez beaucoup de femmes ; c'est un attachement que l'heure de l'épreuve ne peut ébranler, et je n'en ai pas vu beaucoup de cette espèce. Depuis plusieurs mois, de votre aveu, vous avez livré à sa douceur et à son amour les combats les plus violens ! Vous a-t-elle reproché votre barbarie par un regard ou par un mot ? — Mais elle ne sent pas.... — Elle ne sent pas ! Il faudrait n'avoir pas d'ame pour le dire, pas de jugement pour le penser. Si je fais mettre un malheureux à la torture, et s'il la supporte sans laisser échapper un cri, ne me regarderez-vous pas comme un tyran, si je dis qu'il ne sent pas ? Vous êtes encore plus cruel ; vous tor-

turez l'ame d'une femme qui vous aime. Elle est calme, elle vous sourit au milieu de ses angoisses ; et vous me dites qu'elle ne sent pas ! Heureusement pour son mari, elle ne sent pas comme Olivia : c'est à vous seul que se rapportent les sentimens de cette vertueuse épouse, et sa charité ne s'étendra pas à tout le sexe masculin. Ne faut-il pas que j'admire aussi la candeur et la magnanimité d'Olivia ? Je la remercie de la confiance qu'elle me témoigne, en voulant m'apprendre ce dont elle n'ignore pas que je suis instruit. Elle est bien généreuse ! Mais je ne me laisse pas prendre à de pareilles amorces. Qu'elle cesse d'être l'ennemie du repos de lady Léonora, qu'elle renonce

à la possession d'un cœur dont elle n'est pas digne, et alors je lui offrirai...Que lui offrirai-je?... mes très-humbles devoirs. Je suis à ses ordres. Elle pourra mener mon carrick, etc. Elle me conviendrait fort, pour un mois ou deux. Pendant ce tems, le pauvre R... ou quelque autre pourrait se présenter; il pourrait me tomber entre les mains quelque bon traité métaphysique qui me prouverait que l'inconstance en amour est une vertu. Alors, je ferais la meilleure contenance possible, et je tirerais ma révérence sans rancune.

Ma lettre excitera peut-être en vous, en la lisant, des sentimens bien opposés à ceux que j'éprouve en vous écrivant. Peut-être votre

bile s'échauffera-t-elle un peu ; moi je suis froid. Je vous préviens que je n'ai pas envie de me couper la gorge avec vous pour tout ce que j'ai dit, et tout ce que je pourrai dire par la suite sur le compte de votre Olivia. Ainsi donc, mon cher L..., épargnez-vous la peine de m'envoyer un cartel. Dieu merci, ma réputation me dispensera de la gloire de faire sauter la cervelle d'un fou. Je n'en suis pas moins

Votre ami,

J. B...

LETTRE XLVIII.

Olivia à madame de P...

7 janvier.

Nous passons des journées délicieuses. Le charmant prince de *** est ici. H...., l'aimable H...., son compagnon fidèle, l'a amené. Le prince est tellement enchanté du vieux château, de ses tours, de ses créneaux, que je ne sais, en vérité, quand il aura la force de le quitter. Depuis dix jours, il fixe son départ au lendemain; mais il ne peut refuser un jour aux sollicitations de ses aimables hôtes. Le lendemain, la douce voix de la

belle Léonora le retient encore, et son sourire gracieux va lui ravir le repos pour bien long-tems. Il est certain que le prince est fort épris de cette fidèle épouse. Nous allons voir la vertu aux prises avec l'amour.

J'ai toujours pensé, avec saint Evremont et Ninon de Lenclos, qu'il n'est pas de femme dont la vertu pût résister à toute sorte d'attaque. Heureusement, le danger ne les menace pas toujours. Il est certaines situations où une femme conserve sa réputation sans qu'il lui en coûte de grands efforts. Le caractère de Léonora, par exemple, en impose tellement, qu'il n'est pas donné à un mortel ordinaire d'oser l'attaquer. Ce serait presque un crime de haute trahi-

son d'imaginer capable d'un faux pas lady Léonora L..., fille de la duchesse de ***. Voyez cette longue ligne de baronnes sans taches dont elle descend ; examinez ces corps armés de baleines qui semblent défendre leur vertu, et défier l'audace des plus valeureux chevaliers. Cette respectable assemblée ne doit-elle pas inspirer son courage héroïque à ce digne rejeton ? Si cependant la tendre Léonora succombe, ne voyez-vous pas encore avec plus d'effroi ce juge affublé d'une ample perruque, ce jury, à la face alongée, prêt à prononcer la sentence redoutable, et à demander des dommages proportionnés au rang et à la fortune des parties ? Alors, on met en avant la réputation passée

de la dame : on exagère l'injure faite à l'époux, inconsolable d'avoir perdu l'affection de ce phénix des épouses ; il est prouvé que celle-ci avait vécu avec lui dans une parfaite harmonie, jusqu'à ce que le vil séducteur parût ; et pour aggraver le délit, cet homme affreux était un ami dans lequel l'époux avait une confiance entière, etc., etc., etc.

Ne faut-il pas bien du courage, ou un amour.... comme on n'en voit pas, pour affronter tant de périls, afin de posséder la belle ? mais les princes, dit-on, sont naturellement braves, et les difficultés ne les effraient pas.

Je me suis permis d'énoncer doucement ces réflexions générales devant L....., qui en a fait

une application assez directe pour en être un peu tourmenté. Le ciel m'est témoin que je ne souhaite pas la chute de lady Léonora. Cependant il me semble que dans certains momens, je suis jalouse de sa supériorité sur moi, et des droits qu'elle conserve à l'estime de l'homme que j'aime. C'est une faiblesse blâmable, je le sais : je me la reproche amèrement ; mais tout ce que je puis faire est de l'avouer avec candeur. L.... voit mes combats, et sait apprécier ma sensibilité. Adieu, ma chère Gabrielle. Quand trouverai-je donc le bonheur, puisque l'amour même a ses tourmens, et que je suis destinée à être toujours victime de la tendresse de mon cœur !

OLIVIA.

LETTRE XLIX.

Mistriss C.... à miss B....

8 janvier.

Je ne sais lequel l'emporte dans mon ame, de ma pitié, de mon amour ou de mon admiration pour Léonora. Au moment où l'indifférence de son époux blessait profondément son cœur, et portait sa jalousie au plus haut degré, le prince de*** arrive ici, et, frappé des charmes et de l'amabilité de Léonora, il en devient éperdûment amoureux. Je ne doute pas que H... ne soit instruit de ce qui se passe, qu'il n'en ait informé le

prince, et que celui-ci ne croye l'instant favorable pour faire une forte impression sur l'esprit d'une femme. Il juge de Léonora par celles qu'il a vues ; et moi, comme une sotte, je jugeais d'elle par moi-même. Je l'avoue à ma honte, ma chère Marguerite, je pense qu'à sa place je n'aurais pu me défendre de faire usage d'un peu de coquetterie, seulement de la dose nécessaire pour rallumer la passion de l'homme que j'aimerais réellement. N'est-il pas reconnu que les hommes ne sentent le prix d'un cœur que lorsqu'il est blessé, ou lorsqu'ils sont menacés de le perdre? Pour éveiller l'amour endormi, j'aurais donc appelé la jalousie, puisque seule elle a le pouvoir d'opérer ce prodige. J'ai

cherché, d'une manière indirecte, à en donner l'idée à Léonora; car depuis ma dernière défaite, je n'ai jamais hasardé un avis; mais en faisant des suppositions, et en avouant *ce dont je me sentais capable*, je m'efforçais de me faire entendre. Quand je crus y être parvenue, je m'étendis sur les moyens faciles que j'emploierais pour regagner un cœur qui m'échapperait. Léonora me répondit par ces mots d'un homme célèbre:

« Il est facile de se servir de pareils moyens; il est difficile de s'y résoudre. » —

« Mais s'il n'en est pas d'autres pour réussir, ne sacrifierez-vous pas votre fierté à votre amour? » —

« Je sacrifierais sans efforts ma fierté, mais non pas le sentiment

de ce qui est juste, » reprit-elle avec un mélange de résignation et de fermeté. —

« Est-ce donc un si grand crime d'employer un peu de coquetterie pour gagner une cause à laquelle vous êtes si intéressée ? » —

Je sentais bien que sa délicatesse repoussait mes insinuations, et je l'admirais. Elle résista à tous les sophismes, et même à celui qu'approuvent si sagement les casuistes masculins : — « Le but justifie les moyens. » — J'ajoutai : —

« Eh quoi ! vos scrupules ne peuvent-ils céder au desir de conserver l'affection de l'homme que vous aimez ? » —

Je n'oublierai jamais le regard que jeta sur moi Léonora en sortant, ni l'accent de sa voix lors-

qu'elle me dit : « Ma chère Hélène, si j'étais menacée de perdre le cœur de mon époux, je ne voudrais pas, pour le retenir, employer un artifice indigne de moi. Comment pourrais-je chercher à regagner son amour, au risque de perdre son estime, et avec la certitude que je manquerais à ce que je me dois à moi-même ? » —

Je n'avais rien à répondre : je me tus ; je vis que je l'avais affligée, et depuis je n'ai plus touché cette corde. Sa conduite ne dément pas ses principes. Jamais par une action, par un regard, par un mot, par une pensée même (car je les lis sur sa figure expressive), jamais elle ne s'en est écartée. Point de pruderie, point de coquetterie, point de fausse modes-

tie, point de hauteur. Jamais son regard orgueilleux n'a semblé dire à son époux : — Vois ce que je vaux ! — Jamais il ne lui a marqué le ressentiment, et ne l'a menacé d'une vengeance en son pouvoir ! — Jamais par un soupir, auquel se mêlait le reproche, elle ne lui a dit : — Tu m'as offensée, et je ne t'en ai pas puni. —

Mr. L.... est aveugle. Les artifices d'une femme perfide, ingrate et cruelle, fascinent son jugement. Laissez-moi donner devant vous un libre cours à mon indignation, ou sinon il faudra qu'elle éclate devant Léonora, qu'elle affligerait. Adieu ; ma chère Marguerite.

Je suis avec affection,

Votre Hélène C...

LETTRE L.

Olivia à madame de P...

9 janvier.

Princes et rois vont très-vite en amour.

LADY Léonora n'avait jamais pensé que l'amour pût s'éveiller à sa vue, jusqu'à ce que le prince de *** ne lui eût plus permis d'en douter. Que croyez-vous qu'il en est résulté? Elle a changé de ton; elle est devenue si réservée, elle a pris un air si *digne*, si respectable, que moi, pauvre créature, sujette au péché de coquetterie, j'en ai été tout-à-fait édifiée. N'eût-

il pas été naturel de devenir piquante, agaçante, de se voiler à demi, pour être mieux vue, de fuir, pour être poursuivie? Rien de tout cela; pas la plus petite manœuvre de coquetterie! Cette conduite me prouve qu'elle n'a pas le moindre attachement pour son mari. Si elle l'eût aimé réellement, si elle eût désiré conserver ce cœur qui s'éloignait d'elle, quoi de plus simple que d'exciter sa jalousie et de faire renaître son amour? Après avoir négligé cette précieuse occasion, elle ne me convaincra jamais qu'elle attache quelque prix à la possession du cœur de son mari. Je n'ai pas manqué de le faire soupçonner à L....., et sa susceptibilité n'avait pas attendu ma remarque.

Quoique Léonora se soit conduite envers le prince avec beaucoup de réserve et de froideur en présence de son mari, je doute qu'elle eût agi de même, s'il eût été absent, et si l'on eût employé des moyens convenables. Il eût fallu piquer son orgueil par des insinuations malignes, lui montrer avec adresse qu'elle était honteusement négligée; qu'elle est nulle dans sa maison; que son mari abuse de sa douceur; que l'inconstance du perfide frappe tous les yeux, et que la vengeance a bien des charmes. Alors, je n'aurais pas répondu qu'elle eût résisté au plaisir de lui rendre la pareille, sur-tout si un homme fortement épris, si un prince eût employé toute son adresse à le lui persua-

der. Je ne cacherai pas mon opinion : car je ne puis souffrir de partager même l'estime de l'homme que j'aime. Avec une ame aussi brûlante que la mienne, exposée aux mêmes tentations, Léonora, ou je me trompe fort, n'aurait pas été plus estimable que moi. Adieu, ma chère Gabrielle. Nous verrons ! nous verrons ! —

OLIVIA.

Dimanche au soir —

P. S. J'ouvre ma lettre pour vous dire que le prince est parti. Il ne retrouvera jamais une occasion plus favorable.

Lady M.... et toute la séquelle des amis doivent partir demain. Il ne restera que l'amie intime,

cette insupportable Hélène, avec qui je suis toujours à couteaux tirés. Mais peu m'importe ! L... voit toutes ces petites trames ourdies par elle et sa femme. Hélène est un partisan qui n'a pas l'art de cacher ses manœuvres, et son dépit ne fait qu'assurer mon empire.

LETTRE LI.

Olivia à madame de P...

12 janvier.

Tout est découvert ; Léonora sait tout. Que va-t-il arriver ? Il me tarde de me trouver avec elle, et cependant je redoute ce moment. Elle est maintenant dans son appartement occupée à écrire. Je présume qu'elle demande des conseils à sa mère.

OLIVIA.

LETTRE LII.

Léonora à Olivia.

12 janvier.

(Cette lettre fut remise sur la toilette d'Olivia.)

O vous, dont le cœur est fermé à tout sentiment d'honneur et de reconnaissance, vous, dont rien n'a pu modérer les penchans, jouissez des tourmens que vous me faites endurer ! Jouissez de votre triomphe sur une amie trop crédule ! Une amie !... gardez-vous désormais d'oser me donner ce titre ! la dissimulation m'est odieuse ; et qu'ai-je besoin de dissimuler

avec vous? Je sais que vous êtes mon ennemie, je ne crains pas de vous le dire. Et quelle autre que ma plus cruelle ennemie eût pu, par un froid calcul, m'enlever tout ce que je chéris? Oui, par un froid calcul! car je ne puis m'y méprendre; non, Olivia, vous n'aimez pas mon époux. Je sais trop bien ce que c'est que l'aimer! Si vous eussiez été frappée de ses bonnes et aimables qualités, si vous eussiez été charmée de ses manières nobles et engageantes, ou séduite par la violence de sa passion, si vous aviez cherché à le guérir, si je vous eusse vue lutter pour immoler votre plaisir et votre vanité au devoir et à l'amitié, je vous aurais pardonné, j'aurais eu pitié de vous! Mais vous n'avez pas eu

pitié de moi ; vous n'avez pas rougi de vous-même ; vous n'avez fait aucun effort pour fuir le danger ; vous avez couru au-devant de lui. M. L... n'a pas été un séducteur, lui seul a été séduit. Vous avez employé tous vos charmes, tout votre pouvoir pour enflammer son imagination et ses sens. Vous avez vu son affection pour sa femme, et cette femme était votre amie ; vous avez vu ses scrupules pour rompre les liens qui l'attachaient à elle, et vous avez mis votre gloire à en triompher. Il croyait qu'il était des bornes que le délire seul de la passion permettait de franchir : vous les avez franchies, et vous lui avez persuadé que votre amour pour lui surpasse tout ce que j'éprouve, tout ce que je

puis éprouver. Quelle est son erreur ! Si vous l'aviez aimé comme je l'aime, vous auriez été jalouse de conserver vos droits à son estime ; vous auriez su que l'honneur doit l'emporter sur l'amour.

Il est possible que le cœur de Mr. L... reste égaré, tant que son imagination vous parera de fausses couleurs, tant qu'il vous croira douée, comme je me plaisais à le croire, de vertus généreuses, et victime d'une extrême sensibilité : mais quand il vous verra telle que vous êtes, il s'éloignera de vous avec horreur, il vous rejetera avec mépris.

Après vous avoir fait connaître mon opinion, lady Olivia, j'espère que vous ne prolongerez pas votre séjour dans cette maison. Je ne

puis habiter plus long-tems sous le même toit avec une femme que je désavoue pour mon amie. Adieu.

LÉONORA L...

LETTRE LIII.

Olivia à M.r L...

12 janvier, à minuit.

Adieu pour jamais ! — Oui, il le faut ! — Pourquoi le ciel m'a-t-il refusé le courage de prononcer plutôt cet adieu fatal, nécessaire, irrévocable ? Je me serais éloignée du moins sans remords, sans mériter ces reproches qui m'accablent. Oh, mon cher L... ! puis-je encore vous regarder comme à moi ? Oui, à moi ! pour la dernière fois je le dis, je le crois encore, quand même les furies devraient me punir de ma témérité. Mon cher L....., nous ne devons

plus nous revoir en ce monde ! Ne croyez pas que ma faible voix seule le défende : non ; une voix plus puissante se fait entendre, une épouse offensée vous appelle. Quelle lettre je viens de recevoir de Léonora ! Elle me dit qu'une femme qu'elle est obligée de désavouer pour son amie ne peut plus habiter avec elle sous le même toit. — Oh, Léonora ! n'était-ce pas assez de me bannir de votre cœur ? Elle ajoute, que j'ai perdu pour toujours sa confiance, son estime, son affection ; que bientôt vous me rejeterez avec mépris, avec horreur ! O idée terrible ! mais je me soumets. — J'ai mérité ses reproches. — Je lui ai ravi un cœur d'un prix inestimable. Léonora, pourquoi votre vengeance n'est-elle pas plus

implacable ? Pourquoi ne m'accablez-vous pas ? Pourquoi ne me réduisez-vous pas au néant que j'invoque ? O la plus estimable, la plus vertueuse des femmes ! ô la meilleure des épouses, j'ai souillé, par un amour profane, un cœur consacré à vous et aux vertus conjugales ! Je reconnais mon crime. Foule-moi d'un pied orgueilleux, je suis renversée dans la poussière. J'ai pu interrompre le cours de ton bonheur ; mes remords sont plus déchirans que tes reproches.

Pourquoi me suis-je laissé persuader que Léonora était calme et exempte de soupçons ? Comment ai-je pu croire qu'une femme que vous avez aimée pût fermer les yeux sur votre inconstance, et souffrir patiemment votre indiffé-

rence? Heureuse femme! votre amour, du moins, n'est pas un crime; vous pouvez vous glorifier de votre passion, tandis que moi; je dois cacher la mienne à tous les yeux; je dois essuyer en secret mes larmes brûlantes, étouffer mes soupirs tumultueux, rougir des combats de l'amour et de la sensibilité, et traîner jusqu'au tombeau mes remords et ma honte. Heureuse Léonora! heureuse encore malgré votre injure, vous avez le droit de vous plaindre à celui que vous aimez: il est à vous; son estime, son affection vous appartiennent. Il n'a jeté sur moi qu'un regard passager, une honte éternelle sera mon partage! Que ne puis-je à ce prix expier le passé, assurer votre bonheur! Revolez

à elle, je vous en conjure, mon cher L..... Jetez-vous à ses pieds: implorez, obtenez votre pardon. Elle ne peut le refuser à vos larmes, à vos caresses. Pour résister à vos pleurs, il faudrait être plus qu'une femme. Oui, elle écoutera votre voix, lorsque vos paroles lui exprimeront votre amour; elle vous pressera avec transport contre son cœur, et Olivia, la pauvre Olivia, oubliée pour jamais, se réjouira encore de votre félicité. Témoin de sa résignation, le ciel lui pardonnera peut-être, et elle mourra contente et loin de vous.

Je sens à quelles conjectures m'expose mon départ précipité; mais aucune considération personnelle ne peut me faire hésiter un moment à céder aux lois que m'im-

pose la vertu. Tout pénible qu'il est, j'achèverai ce sacrifice nécessaire au bonheur d'une femme qui fut mon amie. Je sais que ma réputation est perdue pour toujours; mais que m'importe : c'est à vous que je la sacrifie, à vous pour qui je donnerais ma vie. Est-il sur la terre un bien de quelque prix, pour un cœur qui aime comme le mien? Adieu, cher L....., adieu pour toujours!

OLIVIA.

LETTRE LIV.

*Léonora à la duchesse de****

13 janvier.

MA TENDRE MÈRE,

C'EN est fait! mon époux est parti. — Parti peut-être pour toujours! rien n'a pu le retenir, tout est fini!

Sans entrer dans des détails que je dois vous cacher, je vous dirai que, d'après une lettre pleine de reproches que j'adressai hier à lady Olivia, elle a quitté ce matin ma maison avant que personne ne fût levé. M.r L.... a appris son départ

avant moi. Je ne dirai pas qu'il l'a suivie, car je n'en ai pas la certitude; mais il est parti sans jeter sur moi un regard de bonté, sans me dire seulement un mot d'une lettre que j'avais laissée hier au soir sur sa table. A quels faibles rameaux nous nous rattachons souvent dans notre désespoir! Combien l'espérance est inhérente à notre cœur! Insensée, j'avais cru jusqu'au dernier moment, que cette lettre opérerait un changement subit, qu'elle me rendrait au bonheur. J'imaginais, dans mon délire, qu'en ouvrant mon cœur à mon époux, je ramènerais le sien. Mais quoi, mon âme ne lui était-elle pas connue? Pouvais-je lui apprendre autre chose que ce qu'il savait déjà, que ce qu'il vou-

drait ignorer encore, combien je l'aime ! J'avais la faiblesse de croire à un changement. Je lui exprimais, sans y mêler la plainte, les tourmens de l'amour affligé. Ne méritais-je pas quelque reconnaissance, et ne pouvait-il pas me dire : « Ma chère Léonora, je suis sensible à vos douleurs? » — Quand il m'eût parlé plus froidement encore, un seul mot de lui aurait été pour moi une consolation ; mais maintenant je n'ai plus que le désespoir. Jai vu M.r L... un moment, un seul moment, lorsqu'il allait partir. Jusque-là, il avait été invisible pour moi ; mais alors, malgré les efforts qu'il faisait pour paraître calme, j'ai vu sur sa figure les signes d'une violente agitation, à travers laquelle son ressentiment

contre moi se faisait remarquer. Son trouble lui permettait à peine de savoir ce qu'il disait, et le mien n'était pas moins grand. Je me souviens qu'il parlait d'affaires qui l'appelaient à Londres, et je m'efforçais de le croire. Dans son empressement à partir, malgré sa présence d'esprit ordinaire, il oublia sur son lit sa bourse et sa montre, et je fus obligée de les lui faire porter. Quelle mélancolie vint m'assaillir dans son appartement! J'y voyais les vêtemens qu'il portait hier; sur sa table, était conservée dans l'eau, une rose que lady Olivia lui avait donnée la veille. Ma lettre ne s'y trouvait plus; ainsi, sans doute, il l'a emportée sans l'avoir lue. Quelque jour, peut-être, il la lira, lorsque

je ne serai plus. Il pensera alors que je l'aimais. Il aurait eu pitié de moi, s'il avait pu lire dans mon cœur au moment où il s'éloignait. Quoiqu'il ait cessé de m'aimer, son caractère ne peut avoir entièrement changé depuis quelques mois. J'étais derrière la fenêtre de ma chambre, et je voulais le voir jusqu'au dernier moment; je l'ai entendu dire au postillon: « Allons vîte. — Plus vîte. » — Ce furent les derniers sons qui vinrent frapper mon oreille. Quand pourrai-je entendre de nouveau cette voix trop chère? Je compte avoir de ses nouvelles après-demain. Aujourd'hui et demain vont me paraître bien longs.

Je crains que vous ne me trouviez bien faible, ma tendre mère;

mais qui pourrait exciter mon courage maintenant ? Peut-être aurait-il mieux valu que j'en eusse moins montré. Je commence à craindre qu'on ne l'ait regardé comme une preuve d'indifférence. Quelques mots, échappés l'autre jour à M.r L...., sur la sensibilité et les sacrifices, me donnent cette idée. La sensibilité ! depuis plusieurs mois, j'ai dissimulé la mienne, afin de ne pas faire naître l'humeur et le dégoût. J'ai suivi les conseils de ma raison et de ma mère. Avec de pareils guides, me serais-je égarée ? Combien nous sommes sujettes à nous tromper, lors même que nous cherchons à prévenir le goût et l'opinion de l'homme que nous aimons ! — Des sacrifices ! Et quels sacrifices puis-je faire ?

Tout ce que je possède n'est-il pas à lui ? Mon cœur ne lui appartient-il pas tout entier ? Dernièrement, n'ai-je pas vécu près de lui, sans lui faire sentir ce que je souffrais ? N'ai-je pas laissé son cœur libre, et pouvais-je faire un plus grand sacrifice ? Je ne sais en vérité ce qu'il veut dire par ce mot, *sacrifice*. Une femme qui aime son mari ne fait-elle pas partie de lui-même ; et faire quelque chose pour lui, n'est-ce pas le faire pour soi ? Je m'y perds. Je voudrais qu'il m'expliquât ce qu'il entend ; mais reviendra-t-il le tems où il me confiait ses pensées et ses sentimens ?

Je me sens soulagée de vous avoir écrit, ma tendre mère. Si ma lettre se ressent du trouble de

mes idées, vous n'en serez pas surprise : vous m'encouragerez ; et votre fermeté, qui m'a si souvent été nécessaire, suppléera à ma faiblesse.

Lady M... et toutes mes amies m'ont quittée la semaine dernière ; il ne me reste que ma chère Hélène. Le prince de ***, qui a passé une quinzaine ici, m'a rendu des soins constans. Plus d'une fois, j'ai pensé que la jalousie pourrait réveiller l'amour de mon mari. Mais j'ai dédaigné un pareil moyen pour regagner son cœur. Je n'en voudrais pas à ce prix.

Le prince a témoigné le desir de nous faire une seconde visite. S'il se présente pendant l'absence de M.r L..., je ne le recevrai pas. Ma conduite pourra paraître dirigée

par la pruderie ou la vanité ; mais si elle est droite, peu m'importent les apparences.

Que n'ai-je suivi vos conseils, ô ma meilleure amie. En me gardant de toute intimité avec une femme sans principes, que de maux j'aurais évités. J'ignore quels sont ceux qui m'attendent encore ; mais je ne puis être tout-à-fait malheureuse, tant que je possède, tant que je mérite l'affection d'une si bonne mère.

LÉONORA L.....

LETTRE LV.

*La duchesse de*** à sa fille.*

15 janvier.

Si mon approbation et ma tendresse peuvent vous soutenir au milieu de cette cruelle épreuve, ma chère fille, votre courage ne vous abandonnera pas. Le motif qui doit l'exciter est plus fort que jamais. Le malheur n'étonne pas les grandes ames; elles sont toujours au niveau de l'épreuve, et supérieures à l'injustice. La femme vertueuse, abandonnée, trahie, sent sa propre force, et compte sur elle-même. Courage, ma chère

Léonora! Poursuivez comme vous avez commencé, et croyez que le bonheur reviendra vous visiter. Je m'en tiens à ma première opinion, je vous répète ma prophétie.... L'estime, l'affection, l'amour de votre époux vous appartiendront pour toujours. Des circonstances alarmantes peuvent survenir, mais elles ne changeront rien au jugement que j'ai porté. Votre observation est juste; quelques mois ne sont pas suffisans pour altérer le caractère. Votre époux est trompé; il est maintenant dans le délire de la fièvre. Le calme reviendra, et alors il verra lady Olivia et vous telles que vous êtes.

Vous ne m'expliquez pas le motif de votre lettre à lady Olivia.

Des raisons graves peuvent seules vous engager à garder le silence avec moi. Je suis fâchée de voir lady Olivia placée par une cause quelconque sous la protection de M. L.... ; car un homme d'honneur se croit obligé à traiter avec tendresse et générosité une femme qui paraît lui avoir tout sacrifié. Considérez donc la conduite de votre époux sous un autre point de vue, et vous y trouverez une sorte de consolation ; les bons esprits en trouvent, à supposer ceux qu'ils aiment moins blâmables qu'ils ne le paraissent. Vous serez plus résignée, quand vous penserez que l'absence de votre mari est prolongée par un faux sentiment d'honneur. Cette liaison avec lady Olivia n'est pas de nature

à durer long-tems. Si elle eût sauvé les apparences, si elle l'eût engagé dans une affaire purement sentimentale, j'aurais craint davantage pour votre bonheur.

J'approuve entièrement la conduite que vous avez tenue envers le prince; elle est digne de ma fille, et telle que je devais l'attendre. Les artifices de la coquetterie et tout l'art de l'amour sont au-dessous d'elle; elle trouvera en elle-même des ressources et un pouvoir bien supérieur; elle n'a pas besoin d'appeler la vengeance à son secours, pour soutenir sa dignité. J'admire votre courage, et j'admire encore plus la droiture de votre jugement; car, chez notre sexe, cette dernière qualité est plus rare que le courage. Il est peu de

femmes qui sachent faire taire les petites considérations devant des objets d'une plus haute importance. Vous avez raison de penser que vous ne pouvez recevoir le prince pendant l'absence de M.r L... Combien de femmes sacrifient le bonheur de leur vie entière à la crainte de voir leur conduite blâmée par un monde aussi sot qu'elles ! Combien de folles héroïnes de romans, ou de femmes qui dans la vie privée marchent sur leurs traces, ne voyons-nous pas se conduire d'une manière toute opposée aux règles du bon sens ! La voiture d'un homme se brise-t-elle, son cheval, épuisé de fatigue, tombe-t-il au bout de leur avenue, elles oublient ce que dicte la prudence ! Continuelle-

ment exposées, par un concours de circonstances, à exciter la jalousie de leurs époux, elles se créent des obligations dont elles deviennent victimes. Je me réjouis de voir ma fille bien éloignée de partager leur folie.

Je suis fâchée, ma chère enfant, de vous savoir presque seule : cependant le départ de vos amis rendra vos chagrins moins connus, et vous aurez moins à souffrir d'une impertinente curiosité. Je vous conseille néanmoins de fréquenter comme de coutume vos voisins à la campagne : votre présence et la dignité de vos manières imposeront silence aux oisifs. Une femme courageuse ne recherche pas la pitié : celle qui sait garder une certaine réserve, s'attire le respect.

Adieu, ma chère enfant. Un tems viendra où votre époux reconnaîtra votre mérite et votre courage ; ce sera lorsqu'il pourra distinguer la véritable de la fausse sensibilité ; lorsqu'il saura justement apprécier l'amour d'une Olivia et celui de sa Léonora.

***

LETTRE LVI.

Mistriss C.... à miss B....

16 janvier.

Je crains d'avoir causé un mal irréparable, ma chère Marguerite. Je ne me le pardonnerai jamais. O Léonora, modèle de résignation et de courage ! elle ne m'a fait aucun reproche. Poussée par un zèle imprudent, j'ai fait une découverte qui excita mon indignation. Je ne l'ai pas cachée à lady Léonora ; il s'en est suivi entr'elle et lady Olivia une rupture à la suite de laquelle Mr. L... est parti pour suivre son indigne maîtresse.

Depuis son départ, Mr. L... n'a pas donné une seule fois de ses nouvelles. Léonora est plus malheureuse que jamais, et c'est moi qui en suis la cause. Cependant son affection pour moi n'est pas diminuée; elle me traite avec une bonté si généreuse! C'est un ange! Je lui ai promis de ne plus parler de cette affaire à l'avenir, même dans les lettres que je vous écris. Si vous entendez dire quelque chose de ses malheurs, ma chère Marguerite, appaisez les bruits mensongers, et arrêtez la langue des méchans.

Votre affectionnée,

HÉLÈNE C...

LETTRE LVII.

M.r L.... au général B....

16 janvier.

MON CHER AMI,

VOUS êtes le seul homme sur la terre de qui je pouvais supporter une lettre pareille à celle que vous m'avez écrite. Je veux bien croire que le desir de me voir heureux était le seul qui vous animât; mais je dois vous informer que la dame dont vous me parlez avec si peu de ménagement, est maintenant sous ma protection, et que tout homme que j'aime et que j'estime doit la traiter avec respect.

Je ne puis plus douter des sacrifices qu'elle est capable de faire pour moi; elle m'a montré la plus grande tendresse et la plus grande générosité; et je serais bien méprisable à mes propres yeux, si je ne cherchais à la rendre heureuse par tous les moyens qui sont en mon pouvoir.

Nous sommes à Richmond; mais si vous m'écrivez, adressez-moi vos lettres à Londres.

Je suis avec affection,

Votre ami,

F. L...

LETTRE LVIII.

Le général B... à M.r L...

19 janvier.

Laissez-vous donc bercer par un songe trompeur, mon cher L..., puisque vous vous fâchez quand on vous réveille. Je ne prendrai plus la même liberté. Je vous ai choqué peut-être un peu trop rudement ; mais je vous assure que c'était pour votre bien. Vous savez que c'est le refrein des gens qui ont fait le plus de mal à leurs amis. Pardonnez-moi donc, et je vous laisse dormir en paix. Vous me permettrez cependant de veiller

pour vous, tandis que vous êtes endormi ; et je vous promets, pauvre somnambule, de vous empêcher d'aller donner de la tête contre un poteau, ou de tomber dans un puits.

J'espère que rien ne s'oppose à ce que j'aille présenter mon respect à lady Olivia, lorsque je retournerai à Londres, ce qui n'est pas fort éloigné. Les affaires qui me retenaient ici sont presque terminées. Je suis toujours bien sincèrement,

Votre ami,

J. B....

LETTRE LIX.

Olivia à madame de P....

20 janvier.

Vous me croyez heureuse ! non, ma chère Gabrielle, je ne le serai jamais, tant que le cœur de l'homme que j'aime ne sera pas exclusivement à moi. J'ai tout sacrifié pour lui ; n'ai-je donc pas le droit d'attendre qu'il sacrifie pour moi une femme qui ne lui inspire que de l'estime ? Mais L..... n'a pas cette force d'esprit nécessaire pour se délivrer de ces entraves que les hommes faibles appellent conscience, et qui ne sont que l'effet de la superstition. Je suis indignée

de voir son cœur balancer sans cesse entre sa passion pour moi, et je ne sais quel attachement qu'il conserve encore pour sa femme. Ses pensées le reportent vers ce château de L.... Il me semble que ces mots de maison et d'épouse ont quelque chose de magique pour l'oreille d'un anglais. Je regardais autrefois comme ridicule cette opinion des étrangers, qui mêlent le *pudding* et le *roast beef*, à l'idée qu'ils se font des anglais ; mais je commence à croire qu'ils ont raison, et qu'un anglais conserve toujours certains préjugés casaniers qui sont nécessaires à son bien-être et presque à son existence. Peut-être parviendrez-vous à l'entraîner dans le domaine du sentiment, à l'y retenir pendant quel-

ques instans ; mais vous aurez beau chercher à le polir, à la première occasion vous le verrez recourir à ses vieilles idées. Bref, c'est perdre son tems et sa peine que de vouloir chasser le naturel ; et malgré tous vos efforts, un anglais redeviendra tôt ou tard *hottentot*. Faites passer cette expression, si vous le pouvez, ma chère Gabrielle. Ne croyez-vous pas qu'elle doit faire fortune ? Pour moi je ne pourrais pas faire réussir un de vos bons mots. Ma manière d'être est vraiment insupportable. Mes talens sont enfouis. Je ne vois personne, moi qui chérissais le monde, et qui avais le droit de prétendre à lui plaire. Joséphine me dit qu'autant vaudrait me faire enterrer toute vive. L'amour em-

bellit la retraite ; mais il faut que ce soit l'amour parfait, cet amour dont les accens pénètrent jusqu'à l'ame, et non cet amour dont la faible voix vient expirer près de l'oreille. C'est le seul que je puisse attendre de L.... ; cependant j'éprouve pour lui toute sorte de désagrément ; je me vois devenue un objet de mépris, et l'ingrat m'offense par son estime pour sa femme ! N'en êtes-vous pas outrée, mon aimable Gabrielle, convenez qu'il y a dans le caractère de mes chers compatriotes certains traits ridicules que vous ne pouvez comprendre ! Mais ce qui est encore plus incompréhensible, c'est mon amour pour L..... Oui, je l'aime passionnément ; mais je veux être aimée de même. Aurais-je donc

tout sacrifié pour un homme qui ne ferait aucun sacrifice pour moi? Mais peut-être l'amour n'est-il pas le seul motif qui m'anime. A vous, ma fidelle amie, je puis ouvrir mon cœur. Oui, je le crois; l'orgueil, dans mon ame, s'unit à l'amour. Je suis résolue à faire repentir Léonora, cette fière rivale, d'avoir insulté, d'avoir irrité Olivia. Il est des situations où la vengeance peut seule payer le mépris; et la vengeance est une vertu, quand elle est excitée par la méchanceté d'un ennemi. Léonora m'a appelée son ennemie. Dès ce moment je le suis devenue. C'est elle qui m'a déclaré la guerre: c'est à moi qu'appartiendra la victoire!

On a offert à L..... l'ambassade de Pétersbourg. Il l'acceptera, et

je veux l'y accompagner. Pendant l'absence de son époux, lady Léonora pourra aller chercher des conseils et des consolations près de son auguste mère. Je ferai connaître à ce modèle de vertu le pouvoir d'Olivia. Adieu, ma chère Gabrielle; j'irai vous rappeler au souvenir de notre magnifique princesse russe. Vous savez qu'elle m'a souvent pressée d'aller la voir. Le desir de me rendre à son invitation sera le motif apparent de mon voyage. Ce voyage va m'ennuyer à périr, j'en suis sûre. Mais est-il des obstacles que l'amour ne puisse vaincre, quand l'orgueil et la vengeance lui prêtent leur secours.

OLIVIA.

LETTRE LX.

Mistriss C... à miss B...

23 janvier.

QUOIQU'IL me soit défendu de parler des malheurs de Léonora, je puis du moins vous parler de sa santé. Elle prétend se porter très-bien ; mais je vois que son corps puise des forces dans son ame, dans cette ame si courageuse et si tendre.

Qu'il est cruel d'être témoin de ses souffrances, et de ne pouvoir les soulager ! Dans tous mes malheurs, elle a été ma consolation, et moi, je ne puis lui offrir qu'un

attachement stérile. Elle est toujours la plus aimable des femmes, et son mari est un monstre. Mais je dois me taire. Adieu donc.

Votre affectionnée,

HÉLÈNE C....

LETTRE LXI.

Olivia à M.r L...

25 janvier.

Aveuglée par le prestige de la passion, je ne connais que trop les dangers qui m'environnent, et je prévois le destin affreux qui m'attend. Je sais que ce poison délicieux qui circule dans mes veines enivre l'ame, mais qu'il finit par donner la mort. Je sais que ce météore brillant qui répand une si vive clarté dans le sentier où je marche, me conduit au précipice de la honte. L'expérience nous apprend que votre

sexe parjure triomphe, nous dédaigne et nous abandonne. Cette fatale vérité ne m'est que trop connue! je vois approcher ma perte, et cependant, insensée que je suis, je ferme l'oreille à la voix de la prudence, je refuse la main que me tend le ciel.

Vous, qui êtes plus que mon ami! vous, que j'aime plus que je ne puis l'exprimer! vous, pour qui je m'immole, pour qui je sacrifie plus que ma vie, oh! venez rendre le calme à mon ame agitée! venez m'assurer que je n'ai point de rivale dans votre cœur. Dites-moi que ce nom détesté d'épouse ne diminue pas les droits de l'amour. Répétez-moi, oh, oui, répétez-moi mille fois, que seule je possède votre cœur!

Aussitôt que vous me quittez, une tristesse insurmontable s'empare de moi. A peine êtes-vous hors de ma vue, que je crains de ne plus vous revoir; je tremble qu'une fatalité cruelle me prive de votre amour. Quand, n'écoutant plus que sa voix, nous éloignerons-nous de ce dangereux rivage? Quand pourrai-je vous regarder comme vraiment à moi? Que d'obstacles s'y opposeront peut-être.... Que rien ne vous empêche de revenir ce soir à Richmond; mais ne revenez pas, ne revenez plus, si ce n'est pour rassurer mon cœur alarmé, et pour me convaincre que l'amour et Olivia ont effacé du vôtre toute autre image.

OLIVIA.

LETTRE LXII.

M.r L.... au général B....

26 janvier.

MON CHER GÉNÉRAL,

J'AI pris la résolution d'accepter l'ambassade de Russie que j'avais refusée dernièrement. Mon esprit a été tellement agité depuis quelque tems, que ma santé en a souffert. Le changement d'air et de lieu m'est nécessaire. Vous me direz peut-être que le climat de la Russie ne convient guère à un malade. Si j'avais le choix, j'en préférerais un plus tempéré; mais,

dans ce bas monde, de deux maux il faut choisir le moindre.

Je désire avoir une raison plausible pour quitter l'Angleterre, et cette ambassade m'en offre une que personne ne peut suspecter. Il n'est aucune position qui ne soit préférable à celle dans laquelle je me trouve. Les motifs personnels ne sont pas les seuls qui me déterminent. Un homme délicat ne peut supporter de voir la femme qu'il aime, celle dont l'amour seul a causé la faute, vivant dans un état de délaissement, exposée, sinon aux insultes, du moins au mépris silencieux de ses égaux et de ses inférieurs. Ses talens, les avantages qu'elle a reçus de la nature sont sacrifiés, et le sentiment de sa honte est pour elle une source

continuelle de douleurs. Il faudrait n'avoir pas d'ame, pour ne pas payer de sa tendresse une femme que son amour a réduite à une pareille situation. Je sais de quel prix est pour les femmes l'opinion publique, et mes idées à cet égard ne me rendent que plus malheureux. Relever l'esprit abattu d'une femme, lui persuader qu'elle a des droits à l'estime, quand elle n'ignore pas qu'elle les a perdus, faire en sorte que l'amour supplée à tout ce que l'amour lui a enlevé, est une tâche bien difficile et bien pénible. Mes sentimens ne font qu'ajouter à ce que les siens ont de douloureux, et les précautions que je prends, quelque délicates qu'elles soient, ne font qu'alarmer et blesser son orgueil, en lui rap-

pelant ce qu'elle voudrait oublier. Une femme chez qui tout sentiment de honte n'est pas éteint, ne peut demeurer en ce pays, après y avoir perdu sa réputation.

Je ne m'étendrai pas plus au long sur tout ce que j'éprouve, mon cher général; mais vous devez voir la nécessité où je me trouve d'accepter cette ambassade. Olivia me presse si vivement, que je ne puis lui résister. Elle veut m'y accompagner. Elle m'en a fait la proposition avec tant de vivacité et de tendresse, que j'en fus ému. Les difficultés et les dangers n'ont plus rien qui effraie une femme, lorsqu'elle aime réellement; son dévouement alors est entier. Tous les coins du monde lui sont indifférens; sa seule crainte est d'être

séparée de l'objet de son affection.

Jamais je n'ai été aimé de Léonora comme je le suis d'Olivia : lady Léonora est la plus respectable des femmes, et personne autant que moi ne rend justice à son mérite. Elle a toutes les vertus en partage. Mais il est certaines passions dont la force même prouve l'élévation de l'ame. Tout en blâmant la témérité de ceux qui se laissent emporter par l'impétuosité d'une tête exaltée, tout en prévoyant le danger auquel ils s'exposent et auquel ils paraissent insensibles, nous tremblons pour eux : à chaque instant leur sort nous intéresse davantage, nous admirons leur courage, nous voulons les arracher à leur destin et nous les suivons involontaire-

ment jusqu'au fond du précipice.

Mais à quoi bon vous parler ainsi, mon cher général : il n'est personne sur la terre qui, moins que vous, soit disposé à entendre le sens de ces paroles. Cependant je veux vous voir avant de quitter l'Angleterre. Malgré ce que vous avez fait pour contrarier mon inclination, malgré ce que vous pourrez me dire encore lorsque nous nous reverrons, il me serait pénible de m'éloigner sans prendre congé de vous. Je serai probablement retenu ici pendant quelques semaines, pour recevoir les instructions de la cour. J'écris aujourd'hui à lady Léonora, pour l'informer de ma nomination à l'ambassade de Russie. Elle aura tous les honneurs de la guerre;

elle sera traitée avec tout le respect auquel elle a tant de droits. Je présume que, pendant mon absence; elle choisira pour résidence la demeure de sa mère. Elle ne peut mieux faire. En prenant ce parti, elle se trouvera dans la situation la plus convenable, et je serai débarrassé de toute inquiétude sur son compte. Avec sa mère, elle sera parfaitement bien. J'ai souvent pensé que son sort avait été bien plus heureux avant son mariage que depuis notre union.

Je suis curieux de savoir si elle verra le prince de *** après mon départ. Ne vous y trompez pas, mon cher général, je ne suis pas jaloux. Léonora m'inspire trop peu d'amour et trop d'estime, pour que j'éprouve la moindre jalousie.

Je suis certain que, quand je resterais dix ans en Russie, quand tous les princes et les potentats de l'Europe seraient à ses pieds, ma femme se conduirait avec toute la dignité qui lui convient. Je suis seulement curieux de voir comment la vanité et l'orgueil peuvent consoler une femme vertueuse de l'absence de l'amour.

Votre ami,

F. L.....

FIN DU SECOND VOLUME.

568234